

PRIER *15* JOURS

avec

*DON
BOSCO*

par

Robert Schiélé



nouvelle cité

PRIER 15 JOURS

- Des livres sources pour

- passer *quinze jours en compagnie d'un maître spirituel* à la manière de ces temps de retraite qui ouvrent une brèche dans notre univers quotidien.

- Des livres pratiques

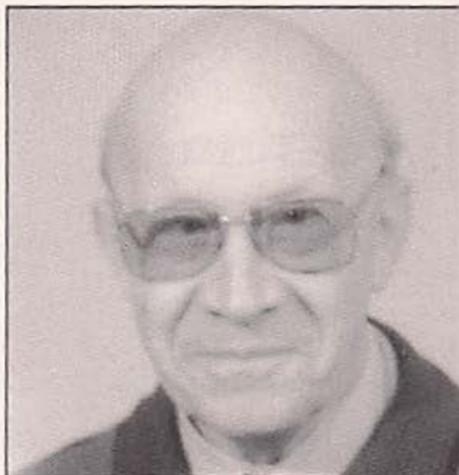
- une *présentation historique brève* en début de volume
- un *itinéraire balisé* en introduction
- une *entrée dans la prière* répartie sur les quinze chapitres de l'ouvrage
- pour *aller plus loin*, une bibliographie expliquée.

- Des livres accessibles

- un *ressourcement* qui va à l'essentiel pour des chrétiens actifs
- une *information donnée de l'intérieur* pour un public plus large.

Robert Schiélé

Salésien de Don Bosco, le P. Robert Schiélé a consacré 25 ans de sa vie à la formation des jeunes et de leurs éducateurs. Il fut aussi pendant 10 ans aumônier diocésain du MEJ.



ISBN : 2-85313-210

ISSN : 1150-35

1 / 91 - 69

Prier 15 jours avec
DON BOSCO
par Robert Schiélé

Nouvelle Cité

PRIER 15 JOURS
Collection dirigée par Philippe Ferlay

Prier 15 jours avec
DON BOSCO

DANS LA MÊME COLLECTION

1. Philippe Ferlay, *Le Christ-Prêtre*
2. Gabriel-Marie Garrone, *Le Concile Vatican II*
3. Claude Morel, *François de Sales*
4. Constant Tonnelier, *Jean de la Croix*
5. Georges Rotheval, *Marie Noël*
6. André Pinet, *Jean Tauler*
7. Robert Schiélé, *Don Bosco*
8. Suzanne Vrai et André Pinet, *Thomas d'Aquin*

En couverture :

L'ange à l'olifant de Vézelay
© Cliché Zodiac

© Nouvelle Cité, Paris 1991
131, rue Castagnary, 75015 Paris
ISBN 2-85313-210-2
ISSN 1150-3521

AVANT-PROPOS

Jean Bosco (1815-1888)

Au lendemain des guerres napoléoniennes, Jean-Melchior Bosco naît, le 16 août 1815, au hameau des Becchi, commune de Castelnuovo d'Asti, à proximité de Turin, capitale des États sardes, alors en pleine Restauration. Son père, un agriculteur, s'appelle François, sa mère Marguerite Occhiena. Jean est le troisième garçon de la famille. A trente-trois ans, François meurt terrassé par une pneumonie ; Jean va avoir vingt et un mois. Marguerite travaille : avec sa belle-mère infirme, elle a cinq bouches à nourrir ; on est pauvre au foyer des Bosco. A neuf ans, Giovannino fait, sur l'éducation des jeunes, un rêve qu'il rappellera toute sa vie ; sa carrière sacerdotale se dessine, malheureusement contrariée par son demi-frère aîné. A quatorze ans, il reçoit enfin du chapelain de son hameau ses premières leçons de latin ainsi qu'une initiation à la vie spirituelle. Cet insigne bienfaiteur meurt bientôt.

Jean va pouvoir aller régulièrement en classe, d'abord à l'école communale de Castelnuovo, puis au collège voisin de Chieri. Il y loge en ville et travaille pour payer sa pension. Puis, à vingt ans, il

devient interne au séminaire de l'endroit. Et, le 5 juin 1841, le clerc Bosco est ordonné prêtre à Turin. Il sera désormais don Bosco. Il parfait sa formation pastorale au collège ecclésiastique de la ville. Son maître de morale et compatriote, don Joseph Cafasso (destiné à être un jour canonisé), devient son père spirituel et lui fait connaître les prisons. Le 8 décembre 1841, don Bosco rencontre un orphelin de quelque seize ans, Bartolomeo Garelli, le premier des garçons abandonnés qu'il va recueillir dans son « oratoire » du dimanche, placé par lui sous le patronage de saint François de Sales. Le jour de Pâques 1846, cette œuvre est définitivement installée dans le quartier du Valdocco à Turin. A la Toussaint suivante, Marguerite Bosco rejoint son fils pour devenir pendant dix ans sa première « coopératrice », la maman des enfants pauvres du Valdocco.

L'activité du prêtre Bosco est multiple : il gère un foyer, construit une église, compose des ouvrages catéchétiques, historiques et de dévotion pour les jeunes et les adultes des milieux populaires. Le 19 décembre 1859, il fonde, avec les jeunes qui vivent chez lui, une congrégation dite « de saint François de Sales ». Pie IX, qu'il est allé consulter à Rome l'année précédente, l'y encourage. En 1872, il transforme un institut local d'un diocèse voisin en congrégation féminine sœur de sa société masculine. La future sainte Marie-Dominique Mazzarello sera la première supérieure générale des filles de Marie Auxiliatrice. En 1875, les salésiens passent les frontières : ils sont en France méridionale et en Amérique du

Sud. La première expédition missionnaire de la congrégation est partie de Turin le 11 novembre de cette année-là.

Quand don Bosco meurt à Turin le 31 janvier 1888, sa famille est déjà florissante : 774 religieux et 313 religieuses, répartis en 107 centres ou institutions. Il sera canonisé par Pie XI le jour de Pâques 1934. En janvier 1989, Jean-Paul II le proclamera « Père et Maître de la jeunesse », reprenant ainsi les termes de l'oraison liturgique de sa fête le 31 janvier.

L'Esprit de Dieu l'a envoyé

Jean Bosco est un don de l'Esprit fait à l'Église pour sa mission. L'Esprit de Dieu l'a envoyé annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, aux exclus, aux plus démunis pour leur apporter le bonheur. Sa formation porte l'empreinte d'un maître, Alphonse de Liguori, qui lui révéla un Dieu proche et plein de tendresse, ainsi que le sens de la vocation du chrétien, pèlerin engagé sur une longue route. François de Sales, qu'il choisit pour patron de son œuvre, lui communiqua sa douceur et sa bonté souriante. Son but fut d'apporter le bonheur sur terre, celui qui libère et construit tout l'homme et le rend digne enfant de Dieu. Ses écrits en témoignent, notamment deux d'entre eux, qui nous ont fourni la matière des méditations de ce recueil : *Le Garçon instruit*, livre de dévotion publié peu après son ordination sacerdotale et réédité des dizaines de fois jusqu'à la veille de sa mort ; et *Le Mois de mai* (1858), avec ses trente petits cha-

pitres vivants et pratiques, centrés sur Jésus-Christ, sauveur et témoin du Père. Pour lui, la route de la vie était une marche vers le bonheur dans la familiarité de Dieu.

Pour ces quinze jours de prière en sa compagnie, l'itinéraire reste inchangé. Jésus-Christ demeure le nœud de communications. Il est « la voie, la vérité, la vie », la source de notre bonheur. A sa manière, Jean Bosco proclame des béatitudes (*premier jour*). Jésus révèle son père, créateur merveilleux en ses œuvres et en ses dons ; et il nous délivre du mal (*deuxième jour*). Jésus nous rejoint : il est notre compagnon, notre ami, notre guide (*troisième jour*). Jésus a fondé l'Église, mère très sainte et très féconde ; Jean Bosco en est le fils aimant et le serviteur intrépide (*quatrième jour*). Marie, bergère de son rêve initial, est l'immaculée, la toute belle, l'auxiliatrice, la dame au grand manteau protecteur (*cinquième jour*). Jésus s'est fait homme pour que nous devenions des saints à sa suite. Jean Bosco balise une route vivante de sainteté, il la conçoit telle une réponse d'amour radical, à reprendre dans la grisaille du quotidien (*sixième jour*). Mais sa dureté monotone est traversée par la joie, qui prend sa source dans le cœur de Dieu (*septième jour*). Jésus a travaillé de ses mains à Nazareth ; Jean Bosco a redit au long de sa vie la nécessité bienfaisante du travail (*huitième jour*). Jésus a rassemblé les foules ; Jean Bosco, rassembleur né, rappelle que la route de la vie est rendue plus facile par la proximité de disciples animés d'une même foi (*neuvième jour*). Le Dieu des chrétiens est un feu dévorant répandu aux quatre vents du monde ; saint Jean Bosco

s'écrie : « Seigneur, donne-moi des âmes, et prends tout le reste ! » Il fait des pauvres ses amis privilégiés (*dixième jour*). Jésus a pris sa croix et invité à le suivre ; Jean Bosco redit sans se lasser : « Il n'y a pas de roses sans épines ; si nous souffrons avec Jésus-Christ sur la terre, nous règnerons avec lui dans le ciel » (*onzième jour*). Comme Abraham, nous marchons ici-bas en présence de Dieu par la prière (*douzième jour*). Enfin, sur le chemin, des provisions réparent nos forces : le pardon divin, printemps du cœur (*treizième jour*), et le pain de vie, manne de résurrection (*quatorzième jour*). Le pèlerinage s'achève dans la maison de notre père des cieux. Jean Bosco nous y invite : allons en chantant vers la maison du Seigneur (*quinzième jour*).

Tel est le message que j'ai voulu livrer. Dès l'enfance, j'ai été séduit par don Bosco. Je le connus à travers mes éducateurs salésiens — dont mon maître des novices — qui l'avaient, eux, rencontré à la fin de sa vie. Ils avaient croisé son regard pénétrant, ils avaient répondu à son sourire, ils avaient reçu de lui le pardon sacramentel ou entendu une parole qui, pour l'un ou l'autre, avait bouleversé sa vie. Ils avaient retenu : « Demeurez dans la joie ! — Que rien ne te trouble ! — Sauvez votre âme ! — Je vous aime parce que vous êtes jeunes ! » Ces paroles d'hier vont résonner pour nous aujourd'hui. Nous allons laisser don Bosco nous parler comme, assez vraisemblablement, il se serait exprimé en cette fin du vingtième siècle. Tous les propos que nous lui prêterons ne sont pas sortis de sa bouche ou tombés de sa plume, loin de là ! Mais une connaissance assez approfondie de sa pen-

sée et de son langage nous a permis de le faire parler sans, espérons-le, le trahir trop. Nous l'entendrons d'abord chaque jour dans un texte qu'il nous a laissé lui-même. Puis, il rythmera notre prière en trois temps quotidiens. Parfois, il recourra au dialogue, mode de communication qui lui était familier. Toujours, il gardera le ton simple et direct de ses causeries vespérales à ses enfants ; volontiers, il se référera à la Bible. Don Bosco revient ! Comme l'ont chanté les jeunes du monde entier en l'année du centenaire de sa mort (1988), « Don Bosco, aujourd'hui, ta signature est un sourire ! » Que l'Esprit fasse de nous les messagers de cette joie pour porter du fruit là où Dieu nous a plantés !

PRENDS TA ROUTE DE BONHEUR

Ami, considère que Dieu t'a créé à son image, qu'Il t'a donné un corps et une âme immortelle. De plus, par le baptême, Il a fait de toi son enfant. Il t'a aimé depuis toujours et t'aime encore comme un tendre Père. Il ne t'a créé que pour l'aimer, le servir en ce monde et mériter ainsi d'être heureux, un jour, avec Lui dans le ciel. Tu n'es donc pas sur cette terre pour t'amuser, gagner de l'argent, manger et dormir. Dieu t'a donné Sa vie à Lui pour une destinée merveilleuse. Il t'a créé pour l'aimer, le servir et sauver ton âme dans la joie!

Il existe deux pièges du démon pour détourner les jeunes du vrai bonheur. Le premier est de leur faire croire que le service du Seigneur fera d'eux des gens tristes, sans loisirs, des gars qui ne sont pas dans le coup! C'est faux, mes amis. L'autre piège : c'est de vous faire croire que les jeunes ont bien le temps de songer aux choses sérieuses. Attention, mes amis, même si vous avez des

*chances de devenir vieux, il vous faut,
aujourd'hui, à tout prix, réussir votre
jeunesse. Elle engage toute votre vie,
en ce monde et en l'autre !*

Jean BOSCO, *Le Garçon instruit*,
Turin, 1847, introduction.

La vie est une route

Mes amis, je n'ai pas découvert le sens de la route du chrétien et le secret du bonheur dans des livres savants, mais au contact de la détresse des jeunes, au début de mon ministère à Turin. Ces garçons désœuvrés, exclus, engagés dans des voies sans issue, cherchaient un guide et un ami. J'ai décidé de devenir cet ami et d'être leur compagnon de route. Qu'est-ce que la route du chrétien ?

C'est, d'abord, un voyage. Une marche est restée pour moi inoubliable. Les quarante kilomètres de la route qui nous conduisit, ma mère et moi, de notre hameau vers la grande ville pour y installer le premier nid de nos « oisillons ». C'était le 3 novembre 1846. Une aventure commençait pour nous !

Saint Alphonse de Liguori répétait : « La vie est un voyage vers l'éternité. » Un voyage avec ses relais, ses étapes et ses incertitudes. Il suit les âges de la vie, accompagne notre histoire, rejoint la grappe de nos amis et de nos parents. C'est un trajet qui nous mène vers les rives du salut. Pour reprendre l'image gracieuse de saint François de Sales : « Il faut que l'on demeure dans la barque

dans laquelle on est pour le trajet de cette vie et que l'on y demeure volontiers et aimablement ¹. »

La route est un pèlerinage

J'ai eu la joie de faire plusieurs pèlerinages (Notre-Dame d'Oropa, Notre-Dame de Lorette...) et d'y accompagner des jeunes durant de célèbres promenades d'automne. Un pèlerinage est la route d'un croyant qui se fixe un but et qui s'engage. Il ne s'embarrasse pas de bagages ; il va son chemin avec un cœur de pauvre, dans la foi. Il veut rencontrer Dieu. Son exode est une marche confiante vers une terre promise ou vers « la ville aux fondations sûres dont Dieu est l'architecte et le constructeur » ².

La route est un parcours

Lorsque j'étais collégien, j'ai défié à la course un saltimbanque professionnel qui traversait la ville en deux minutes et demie à la vitesse d'un train à toute allure ! Je l'ai battu et ce fut une grande fête avec mes amis. La vie aussi est une course ; mais elle est semée d'épines ! C'est un parcours du combattant où il faut lutter pour vaincre, en « bon soldat de Jésus-Christ » et remporter la « couronne qui ne flétrit pas » ³. Aux jeunes, souvent j'ai détaillé l'armure du vrai soldat de Dieu et les ai préparés au combat de la vie chrétienne. La vie est une route, une route qui fait les forts.

1. Lettre du 7 avril 1617.

2. Épître aux Hébreux 11, 10.

3. Deuxième épître à Timothée 4, 7-8.

Une route de bonheur

J'aimais cette parole de l'Écriture : « Apprends au jeune homme à suivre la bonne route ; même devenu vieux, il ne s'en détournera pas⁴. » Et j'ai proposé une route de bonheur.

Je revois encore mes allées et venues sous les arcades de Turin, sur les places fourmillant de jeunes. Je me mêlais à leurs jeux, j'écoutais leurs questions ; nous allions prendre un « pot », nous discussions sur le sens de la vie et je leur rappelais : « Amis, le bonheur n'est pas dans le jeu, l'argent, le vin ou les filles. » Il y avait plusieurs maisons louches dans mon quartier de Valdocco. Ce n'était que plaisir facile, mirage d'un bonheur qui passe. Le bonheur est fait pour durer. Quand vous assistez à un spectacle, à la fin ne réclamez-vous pas une suite : « Encore ! Encore ! »

Alors, qu'est-ce que le bonheur ? Il naît d'un désir du cœur et d'un choix de Dieu. Connaissez-vous cette remarque profonde de saint Augustin : « Le bonheur est la possession à la fois paisible et intense de tout ce qu'on peut désirer » ? Il ne réside pas dans la rose qui se fane, il habite un cœur qui aime et qui espère. Il se gagne comme une bataille, comme la conquête de cimes abruptes à escalader en vrai sportif de Dieu, seul ou en cordée.

Le bonheur jaillit, alors, comme une source pure. Il inaugure un monde nouveau, le Royaume, le monde de Jésus. Les Béatitudes sont les clés de ce Royaume.

Je les ai offertes aux garçons et aux filles de mon

4. Proverbes 22, 6.

temps. A chaque page du *Garçon instruit* je répétais : « *Beati voi.* » Le bonheur est à vous. Je le proclame, aujourd'hui, en croisant vos regards, mes amis, jeunes et moins jeunes : « Le bonheur est à vous. » Accueillez le chant de ces Béatitudes.

Béatitudes pour une route

Heureux qui se sait aimé tendrement de Dieu qui est Père et Sauveur en Jésus-Christ ! Il fera de sa vie un « je t'aime » et marchera avec assurance sous le regard de Dieu « qui suffit à son bonheur »⁵.

Heureux qui découvre que Dieu est le Dieu de la joie, une joie qui se donne ! Il se fera semeur par son sourire, son humour et la paix de son cœur. Il proclamera : « Mon soleil à moi, c'est le Seigneur⁶. »

Heureux qui veille sur sa santé, équilibrant avec sagesse travail et détente, nourriture et sommeil ! Il sera fort et sain, « comme l'arbre toujours vert planté au bord d'un ruisseau qui porte des fruits abondants »⁷.

Heureux qui sait qu'avec Jésus : « Plus est en lui », et que la sainteté fait fleurir son baptême ! Il sera contagieux et sa joie « éveillera l'aurore »⁸.

Heureux qui remet debout un jeune exclu, brisé par l'échec et le désespoir ! Son nom « restera inscrit » comme une étoile dans les cieux.

5. Psaume 17, 15.

6. Psaume 84, 12.

7. Psaume 1, 3.

8. Psaume 57, 9.

Heureux qui marche en présence de Dieu et rejoint, avec un cœur d'enfant, « Celui qui frappe à sa porte »⁹ ! Son regard sera transfiguré par sa lumière et il dira : « Mon bonheur à moi, c'est le Seigneur¹⁰. »

Heureux qui se nourrit du pain de la Parole, de l'eucharistie et de la force du pardon ! Il sera « bon pain » pour ses frères et ferment de sainteté.

Heureux qui met sa main, chaque jour, dans celle de Marie ! Il trouvera en Elle la source de toute beauté, et de toute paix.

Heureux qui prend sa part de souffrance pour annoncer l'Évangile¹¹ ! Il « pourra tout en Celui qui lui donne la force »¹² et partagera, dans la Pâque du ciel, le bonheur des amis de Dieu.

Heureux le serviteur de l'Église, cette mère très sainte qui nous a donné la vie et nous a appris l'alphabet de Dieu ! Il aura le cœur d'un apôtre, témoin de « notre Dieu qui est un feu dévorant »¹³.

Heureux êtes-vous, amis, si vous prenez, aujourd'hui, ce chemin des bienheureux ! Le bonheur chantera dans vos cœurs car « le Royaume est en vous »¹⁴. Un jour, il éclatera dans l'éternel printemps du Paradis.

9. Apocalypse 3, 20.

10. Psaume 73, 28.

11. Deuxième épître à Timothée 1, 8.

12. Épître aux Philippiens 4, 13.

13. Épître aux Hébreux 12, 29.

14. Luc 17, 21.

Dieu fait notre route

Le croyant se sait accompagné et précédé par Dieu.

Dieu conduit Israël. Il fait route avec les enfants d'Israël. « Le Seigneur marchait devant nous sur la route ¹⁵. » Et voici un signe : la nuée, présence du Dieu fidèle qui « veille sur la route de ses amis » ¹⁶.

Dieu se révèle en Jésus. A Bethléem, Jésus rend visible le Tout-Puissant. Son étoile guide les mages. Sa Parole révèle la présence du Père : « Qui m'a vu, a vu le Père. » Il se proclame le chemin vivant : « Je suis la Vérité, la Voie et la Vie. » Il dit : « Venez à moi, devenez mes disciples ! » « Je suis avec vous, tous les jours sur les routes du monde jusqu'à la fin des temps. » Les premiers chrétiens appelaient « Voie » ¹⁷ le chemin du ressuscité, la jeune Église née de la Pentecôte. Jésus était l'unique route de leur bonheur.

Dieu accompagne notre histoire. En écrivant mes souvenirs pour mes chers fils, à la demande du pape Pie IX, j'ai fait cette constatation : « Dieu lui-même a conduit chaque chose en son temps. » Dieu a fait notre histoire. J'ai lu ses empreintes dans des événements importants où il a révélé sa présence : le rêve de mes neuf ans, notre installation à la maison Pinardi le jour de Pâques 1846, l'approbation

15. Deutéronome 1, 33.

16. Proverbes 2, 8.

17. Actes des Apôtres 22, 4.

de nos Règles le 3 avril 1874. Je l'ai reconnu dans des rencontres : celle de Garelli et des premiers orphelins que nous avons accueillis ; celle de Comollo, l'ami incomparable du collège et du séminaire ; celle de Savio, le garçon fou de Dieu, l'apôtre au cœur de feu ; et jusqu'en ce « Grigio », le chien providentiel qui me sauva la vie plus d'une fois. Je l'ai découvert dans des épreuves : la mort brutale de don Calosso, mon maître vénéré, et le départ vers le ciel de ma sainte mère Marguerite. Je l'ai découvert à l'occasion de ma première communion, de ma confirmation à l'âge de dix-huit ans, de mon ordination et de ma première messe dans mon village natal. Sans oublier le premier départ de nos missionnaires pour l'Argentine, quand notre famille passait les mers. C'était le 11 novembre 1875.

Dieu Lui-même a conduit chaque chose en son temps, avec Marie la mère fidèle qui accompagna pas à pas notre histoire.

Amis, la route est à vous. Partez à la conquête du vrai bonheur. L'appel de saint Augustin garde toute sa fraîcheur et sa force : « Marche et chante ! Chante et marche ! » Le bonheur est à vous.

DIEU EST NOTRE PÈRE TRÈS BON

Par dignité du chrétien, j'entends parler de la grande dignité que tu as acquise, quand, par le baptême, tu as été reçu dans le sein de notre mère l'Église. Le baptême t'a ouvert la porte de l'Église et t'a délivré du Mauvais. A l'instant de ton baptême, Dieu t'a donné son amour merveilleux. En ton cœur il a déposé la foi, l'espérance et la charité. Devenu chrétien, tu as pu lever tes yeux vers le ciel et t'écrier : « Le Dieu du ciel et de la terre est aussi mon père. Il est mon père, il m'aime, il me demande de l'appeler par ce nom : Notre Père, qui es aux cieux. » Jésus Sauveur m'appelle son frère, et, comme frère, je lui appartiens. Je partage ses mérites, sa passion, sa mort, sa gloire, sa dignité. Il a voulu me donner Dieu même pour père, l'Église pour mère et sa Parole pour guide.

Jean BOSCO, *Mois de mai*,
Turin, 1858, neuvième jour.

« Pour toi j'ai créé le monde »

Je n'ai pas connu mon père. Mon premier souvenir n'est pas la surprise d'un jouet ou la douceur d'un baiser, mais les paroles de ma mère, en sanglots, me disant, près du lit de mon père qui venait d'expirer : « Mon petit Jean, tu n'as plus de père ! » J'avais vingt et un mois. Ce souvenir m'a marqué pour la vie. Lorsque j'ai accueilli, à Turin, Garelli et tous les autres orphelins, j'ai compris leur souffrance. Avec eux je me suis tourné, comme un grand frère, vers le Père des cieux qui veille sur nous avec tendresse, notre créateur. Pour le prier, nous utiliserons, aujourd'hui, la forme d'une méditation dialoguée entre le Père des cieux et un chrétien son fils.

Notre Père — Lève les yeux, mon fils, et regarde tout ce qui existe au ciel et sur la terre, la lune, les étoiles, l'air, l'eau et le feu. Il fut un temps où tous les éléments n'existaient pas. Par ma toute-puissance, je les ai tirés du néant, je les ai créés : c'est pour cela que je suis créateur. C'est moi qui ai dit : « Que la lumière soit ! » et elle se répandit sur l'univers. C'est moi qui ai marqué les limites de la terre, peuplé la mer de poissons et fait grandir de verdoyantes forêts. En disant : « Qu'ils soient faits », le soleil, la lune et les étoiles ont illuminé le ciel. Et je vis que cela était bon.

Le fils — Père, que tes œuvres sont belles ! Que tes œuvres sont grandes !

Notre Père — Mais la création n'était pas achevée. J'ai créé l'homme. J'ai voulu l'établir roi de la

création, un roi comblé de cadeaux. La plante vit, grandit et se multiplie ; l'animal comprend, mais ne parle pas. L'homme seul raisonne et s'exprime par la parole et est capable d'aimer. Je lui ai donné une âme, une âme créée à mon image, une âme qui réfléchit et désire le bonheur, une âme immortelle dont le désir d'éternité ne trouve son repos qu'en moi. Et je vis que cela était bon.

Le fils — Que de merveilles en tes dons, Seigneur ! Mais l'homme n'était pas un solitaire. Comment a-t-il été associé à la création ?

Notre Père — L'univers, mon fils, je l'ai créé pour toi, mais j'ai voulu le créer avec toi. Dans la création, l'homme n'est pas spectateur, mais acteur. J'ai fait de lui mon associé, mon fondé de pouvoir, chargé de remplir et de dominer la terre. J'en ai fait un procréateur. Comprends-tu, mon fils ? J'ai inscrit dans les corps de l'homme et de la femme le pouvoir de donner la vie dans une relation de corps et de cœur pleine de mystère. Ce mystère est si grand que nul ne peut le comprendre pleinement. L'homme peut transmettre la vie et communiquer mon amour. C'est une grande responsabilité.

Mais je demeure près de toi pour toujours, mon fils. C'est ma voix qui parle tout au fond de ton cœur. C'est ma main qui a dessiné dans le ciel la courbe de l'arc-en-ciel. Découvre mes empreintes dans la création, mon fils, elles te parlent de moi.

Marche en ma présence comme Abraham, mon témoin !

« *Tu es mon enfant bien-aimé* »

Le fils — Qu'il est grand, Seigneur, cet homme ouvrage de tes mains ! Mais dis-moi, Père, comment, simple créature, suis-je devenu ton enfant ?

Notre Père — J'ai pris un long chemin pour entrer dans l'histoire des hommes, un chemin par étapes. L'amour a fait les premiers pas...

J'ai choisi Israël. J'ai d'abord choisi Israël mon peuple. Par Osée le prophète, j'ai dit : « C'est moi qui lui ai appris à marcher et l'ai soutenu dans mes bras. Je l'ai guidé avec humanité par des liens de tendresse. Je l'ai traité comme un nourrisson que l'on soulève contre sa joue. » Puis, je me suis révélé en Jésus : lorsque les temps furent accomplis, par l'Esprit-Saint, j'ai engendré mon Fils dans le sein de Marie la toute pure. Au baptême de Jésus, dans le Jourdain, ma voix s'est élevée : « Tu es mon enfant bien-aimé ; en toi j'ai mis toute ma joie. » Ce Jésus a parlé, il a dit : « Mon Père et moi sommes un ! » Et il a confié à ses amis sa prière qui est aussi la vôtre chaque jour : « Notre Père qui es aux cieux ». Enfin, je t'ai appelé dans l'Église. L'Église est née du cœur transpercé d'où ont jailli l'eau et le sang, figures du baptême et de l'eucharistie pour engendrer et nourrir les enfants de Dieu.

Voilà pourquoi, à ton baptême, mon fils, tu es devenu « mon enfant bien-aimé ». A cet instant, j'ai pris possession de ton cœur ; à cet instant, j'ai habité chez toi avec l'Esprit qui « fait toutes choses nouvelles » ; à cet instant, ton âme créée à mon image a pris ma ressemblance, les « traits de mon

visage ». Tu as, alors, levé les yeux vers le ciel, vers moi ton créateur, et tu as fait cette prière : « Je crois en toi, mon Dieu ! Tu m'aimes, tu es mon Père. Tu m'as donné un nom et je t'appelle : mon Père. »

Le fils — Le baptême m'a donné une vie nouvelle, mais je reste pécheur. Pourquoi, mon Dieu, tant de mal en moi, tant de malheur dans le monde ?

« *Je te délivre du mal* »

Notre Père — En confiant à l'homme les clés du Paradis, je lui ai offert le bonheur. Je l'avais créé homme et femme, libre, capable de transformer le monde et de donner la vie. Il avait tout pour être heureux, quand le drame éclata, le drame de la liberté et du choix de l'homme.

Ils étaient trois dans le jardin. En son langage imagé, la Bible précise : Adam, Ève, et le Serpent. J'avais interdit de toucher au fruit de l'arbre, mais le serpent siffla son mot de désobéissance. Le mal se glissa dans la création, et le couple se cacha. Le mal, c'était le Mauvais, le serpent tentateur. Le mal, c'était le refus d'une liberté autre que celle de l'homme : celle de son créateur, de son bienfaiteur. Le mal, c'était l'innocence perdue.

Le malheur est entré dans le monde. Le malheur, ce fut le soupçon et le doute introduits dans le couple, la blessure des origines — le péché originel —, qui allait se transmettre de génération en géné-

ration. Le péché était là, comme le ver dans le fruit. L'homme tournait le dos à son créateur, à son ami. Il disait : « J'ai le droit d'être libre. Je fais ce que je veux. Mon seul maître c'est moi. »

Devant ces dégâts, j'ai voulu tout remettre à neuf et j'ai créé un monde nouveau, une seconde création, chance nouvelle pour l'humanité. Jésus, le véritable Adam, a ouvert cette ère nouvelle où l'amour enfin triomphe. Un monde nouveau est né en Jésus. Je t'ai aimé, mon fils, et je t'ai prouvé mon amour en te donnant mon propre fils pour briser tes chaînes et te libérer de tout mal. Et je vis que tout cela était très bon, mon fils !

Le fils — Gloire à toi, notre Père du Ciel ! Gloire à toi, Jésus notre Sauveur ! Gloire à toi, Esprit qui renouvelles notre terre !

Mes amis, telle est l'histoire sainte de l'amour de Dieu notre Père. Louons-le ensemble par cette simple prière.

*Notre Père au ciel,
Toi qui as fait de nous tes enfants bien-aimés,
Loué sois-tu pour ta beauté,
Loué sois-tu pour ta tendresse,
Loué sois-tu pour ta fidélité.
Mets en nos mains le pain du corps
et en nos cœurs le pain de sainteté.*

*Donne-nous de faire le premier pas
pour gagner la paix de chaque jour.*

*Fais de nous des traits d'union
et non des parenthèses
pour une route fraternelle.*

*Rends-nous forts contre le Mauvais qui nous tente,
Toi notre rocher, toi notre bouclier,
O toi notre soleil!*

Pour toujours. Amen.

JÉSUS NOTRE AMI ET NOTRE GUIDE

Toutes les actions de notre Sauveur bien-aimé sont une série de gestes de bonté généreuse. Jamais il n'a rejeté durement les plus grands pécheurs. Quel tendre amour il manifeste envers ceux qui l'ont offensé. Pierre l'a renié trois fois. Il l'a regardé avec compassion, il l'a fait rentrer en lui-même et lui a offert un amour tout neuf.

Ah ! avec quel amour, avec quelle tendresse Dieu embrasse celui qui s'est détourné et qui revient à Lui ! Rappelons la parabole de la brebis perdue. Le bon pasteur la retrouve, la met sur ses épaules, la reporte à la maison et appelle ses amis : « Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la brebis que j'avais perdue. » Dans la parabole de l'enfant prodigue, Jésus l'a dit : le Père, c'est notre Dieu ! Il est ce père aimant qui aperçoit son fils perdu, court à sa rencontre, et, avant même qu'il ait parlé, l'embrasse, le couvre de

baisers et s'évanouit presque de tendresse, tant est grande la consolation qu'il éprouve.

Jean BOSCO, *Exercice de la dévotion à la miséricorde de Dieu*, Turin, 1846, quatrième méditation.

« *Viens et vois* »

Jean et deux de ses disciples suivaient Jésus pour savoir où il demeurerait. Jésus répondit : « Venez et voyez ¹. » Ils vinrent, ils virent où il demeurerait et restèrent auprès de lui ce jour-là.

Prenons le temps de demeurer avec Jésus tout ce jour. Regardons-le, écoutons-le, silencieusement. Deux traits nourriront notre contemplation : le bon pasteur et le « cœur transpercé ».

Les gestes du bon pasteur sont nombreux dans l'Évangile : envers les malades, les foules errantes, les veuves endeuillées et tous les démunis. Nous retiendrons la délicatesse du Sauveur envers les enfants et les jeunes. Voici Jésus qui arrive sur la place d'un village de Galilée avec ses apôtres. Les gamins accourent vers lui. Il les accueille, leur sourit, caresse les plus petits et croise leurs regards limpides. Ses paroles tombent sur l'auditoire stupéfait : « Leurs anges voient la face de mon Père ! » — « Celui qui se fera petit sera grand dans le Royaume. » — « Quiconque accueille un de ces petits en mon nom, c'est moi qu'il accueille. »

1. Jean 1, 35-40.

Selon Jésus, l'enfance inaugure un monde nouveau. Non seulement il accueille les jeunes, mais il guérit le fils de l'officier romain, il rend à la veuve de Naïm son fils endormi dans la mort, il regarde le jeune homme riche et se prend à l'aimer, il reçoit d'un garçon cinq pains et deux poissons et nourrit cinq mille personnes.

Jésus aime les jeunes : « Ils sont les délices de Dieu. »

« Le cœur transpercé »² nous interpelle. L'*Imitation* déclare : « Si tu étais entré une seule fois dans le cœur de Jésus, tu saurais quelque chose de son ardent amour. » Le cœur de Jésus nous dit : « Venez à moi vous tous qui peinez, je vous soulagerai³. » « Venez, vous les pauvres, les exclus, les sans-voix, les opprimés, les blessés dans le corps et dans le cœur. Venez ! » Il nous dit : « Je suis doux et humble. » « Je n'éteins pas la mèche qui fume encore et ne brise pas le roseau froissé. Je me mets à genoux et lave les pieds de mes disciples en les priant d'imiter ce geste pour leurs frères. »

Quelle douceur, quelle humilité, quelle tendresse ! Ces gestes et ces paroles de Jésus ont inspiré mon attitude envers les jeunes. Sa bonté affectueuse est devenue pour moi un chemin d'éducation. Ma méthode éducative a pris sa source dans le cœur de Jésus.

2. Jean 19, 34.

3. Matthieu 11, 28.

« *Deviens mon disciple* »

Jésus est clair. Après avoir ouvert son cœur à ses disciples, il les met à son école. « Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples⁴. » Le maître invite ses amis à l'imiter. Imiter, ce n'est pas copier aveuglément un modèle, mais suivre un témoin. Le témoin renvoie à l'invisible, éveille l'amour et engage. Jésus est le témoin du Père.

Dans le portrait du chrétien esquissé dans la *Clé du Paradis*, je l'ai précisé : « Nul ne peut se vanter d'appartenir à Jésus-Christ, s'il ne s'emploie pas à l'imiter. Dans la vie et les actions d'un chrétien, on doit retrouver les actions de Jésus-Christ. »

Comme Jésus, aimons les jeunes. Voici ma déclaration d'amitié pour les jeunes dans le *Garçon instruit* : « Jeunes, combien le Seigneur vous aime ! La jeunesse est la portion la plus précieuse de la société. Sur elle se fondent toutes les espérances d'un avenir heureux... Mes amis, je vous aime de tout mon cœur. Il suffit que vous soyez jeunes pour que je vous donne mon affection. Vous trouverez des gens plus saints et plus savants que moi, mais vous ne trouverez pas facilement un ami qui vous aime comme moi en Jésus-Christ et désire davantage votre bonheur. »

Comme Jésus tenons parole. Soyons fidèles à nos engagements en « bons soldats de Jésus-Christ »⁵. Le jour de la Pentecôte 1867, j'ai adressé cette circulaire à mes fils bien-aimés de Turin : « Celui qui veut se faire mon disciple, dit Jésus, qu'il me suive

4. Matthieu 11, 29.

5. Deuxième épître à Timothée 2, 3.

par la prière, par la pénitence et qu'il se renie lui-même. Qu'il prenne la croix des difficultés de chaque jour et qu'il me suive. Jusqu'où le suivre ? Jusqu'à la mort et, s'il est nécessaire, jusqu'à la mort de la croix. Voilà ce qu'accomplit, dans notre société, celui qui use ses forces dans sa mission de prêtre, dans l'enseignement, jusqu'à une mort, même violente, en prison, en exil, par le fer ou l'eau ou le feu. Ayant enduré la souffrance ou la mort avec Jésus-Christ, sur la terre, il ira jouir avec Lui dans le Ciel ! » C'est par la croix que l'on parvient à la gloire.

Comme Jésus, soyons forts dans la souffrance. J'ai envoyé ce billet à un missionnaire en Argentine : « Travaille, mais travaille pour l'amour de Jésus ; souffre tout plutôt que de briser la charité. » Quelques jours avant sa mort, Dominique Savio disait au médecin qui prescrivait des saignées pour adoucir son mal : « La belle affaire, quelques piqûres, à côté des clous enfoncés dans les mains du Sauveur innocent ! » A l'école primaire, Dominique avait été faussement accusé par ses camarades. La vérité avait éclaté. Au maître, il déclara : « Je pensais à notre divin Sauveur injustement calomnié. » Imiter Jésus-Christ à travers les épreuves de tout apôtre, c'est souffrir avec lui et pour lui.

Par Jésus nous recevrons la récompense. Le vrai chrétien redira avec Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi » ; il recevra la récompense et sera glorifié avec Jésus. On finit toujours par être transformé par celui que l'on aime. L'imitation de Jésus-Christ devient transfiguration. Elle ne s'achèvera que dans la vision du Paradis.

« Je fais route avec toi »

Sur le chemin d'Emmaüs, Jésus est venu rejoindre ses amis. Il revient encore sur nos routes. Il nous précède, il nous accompagne, il marche avec nous.

Je l'ai rappelé à Madeleine Martini qui, à vingt-quatre ans, venait de quitter sa riche famille pour le noviciat des filles de Marie Auxiliatrice : « 1) On ne va à la gloire que moyennant une grande fatigue. — 2) Nous ne sommes pas seuls, mais Jésus est avec nous et saint Paul dit qu'avec l'aide de Jésus nous pouvons tout en celui qui nous donne la force. — 3) Qui abandonne patrie, parents et amis pour suivre le divin maître, celui-là s'assure dans le ciel un trésor que personne ne pourra lui enlever. — 4) La grande récompense préparée dans le ciel doit encourager à supporter n'importe quelle peine sur la terre. — Prenez donc courage, Jésus est avec nous. Quand vous avez des épines, mettez-les avec celles de la couronne de Jésus-Christ. »

Jésus marche avec nous pour nous mener vers la lumière éternelle. Écoutez les dernières paroles de Dominique Savio : « Celui qui a Jésus pour ami et pour compagnon n'a pas peur de mourir. » Six ans plus tard, François Besucco, en me regardant sur son lit de malade, nous dit, les yeux pleins de lumière : « Jésus est mon ami et mon compagnon, je n'ai plus rien à craindre. N'ai-je pas tout à espérer de sa grande miséricorde ? »

Jésus marche avec nous.

Mes amis, chaque jour je me suis appuyé sur lui. Chaque jour, il a été mon ami et mon guide. Qu'il soit votre force et votre joie. Nous pouvons tout en Celui qui nous rend forts. Les paroles de saint Paul sont un chant d'espérance : « Souviens-toi de Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts. Si nous mourons avec lui, avec lui nous règnerons⁶. »

6. Deuxième épître à Timothée 2, 8-12.

L'ÉGLISE EST TA FAMILLE

L'Église est semblable à une mère tendre et pleine d'affection voulant recevoir, en tout temps et en tout lieu, tous ceux qui désirent entrer en son sein maternel. Cette Église devait être toujours visible à tous les hommes. C'est pourquoi l'Évangile la compare tantôt à une colonne contre laquelle viennent se briser tous les ennemis de notre âme, tantôt à un rocher sur lequel s'appuie un grand édifice qui doit durer toujours, tantôt à un royaume, à une ville, à une famille... L'Église est appelée universelle, car elle accueille tous les hommes et possède toute la doctrine enseignée par Jésus-Christ et prêchée par les apôtres. Elle est appelée sainte car son fondateur est la source de toute sainteté. Elle est appelée apostolique car ses pasteurs sont les successeurs des apôtres.

Jean BOSCO, *Mois de mai*,
Turin, 1858, quatrième jour.

Je crois en l'Église une

Avec un cœur filial, je voudrais redire, aujourd'hui, ma foi en cette Église une, sainte et apostolique, qui fut pour moi l'arche du salut.

L'Église est une, car elle ne forme qu'une famille. Dans l'Écriture cette famille est comparée à un royaume, à une ville, à une citadelle ; nous en sommes les sujets, les citoyens, les défenseurs, les membres. Connaissez-vous l'inscription du baptistère de Saint-Jean-de-Latran, à Rome ? On y lit : « A cette source, l'Église notre mère a enfanté, dans son sein virginal, les fils qu'elle a conçus sous le souffle de Dieu. » Ne reconnaissons-nous pas, en ces paroles, le lieu et l'acte de notre naissance nouvelle ? L'Église n'est-elle pas la matrice où s'opère l'unité du corps tout entier ? Une seule foi, un seul baptême, une seule Église. Comme l'exprimaient, avec force, saint Cyprien et saint Augustin : « Il ne peut avoir Dieu pour père, celui qui n'a pas l'Église pour mère. » L'Église est une car son chef visible est le Christ, personne vivante de la sainte Trinité ; elle est une car elle est fondée sur Pierre le « rocher » et, avec la tradition, je puis dire : « Là où est Pierre, là est l'Église. » Elle est une autour du pape.

L'Église est une autour du pape, vicaire de Jésus-Christ. J'ai rencontré deux papes : Pie IX et Léon XIII. Je leur ai confié mes projets et demandé leur aide dans la fondation de mes deux familles religieuses et de mon tiers ordre. J'ai imploré leur bénédiction sur mes jeunes et mes missionnaires. A tout instant, j'ai voulu que mes disciples soient leurs fils dévoués. « Très Saint Père, ai-je écrit à

Pie IX lors de son jubilé épiscopal, notre œuvre est votre œuvre. Tous les salésiens sont vôtres. Tous sont prêts à travailler où il vous plaira. Heureux, à l'occasion, de donner leurs biens par amour pour ce Dieu dont vous êtes le vicaire sur cette terre. Bénissez donc vos fils et que cette bénédiction les rende forts dans le combat, intrépides dans les souffrances, constants dans le travail, afin qu'ils puissent, un jour, se rassembler autour de vous pour chanter et bénir éternellement les miséricordes du Seigneur. » Un seul pasteur, un seul bercail, une seule famille.

Je crois en l'Église sainte

L'Église est sainte, car Dieu seul est saint. Il est « la source de toute sainteté » qu'il communique comme sève à ses enfants, par les sacrements et la Parole, « car nous sommes les sarments de la vigne véritable ». L'Église est sainte, mais elle n'est pas une Église de saints. J'ai été le témoin des aveuglements et des duretés de ses prêtres devant la détresse des jeunes et des pauvres qui mendiaient, à ses portes, le pain du corps, de la vérité et de la justice. J'ai connu les critiques et les calomnies d'un clergé devant mes initiatives et mes fondations en faveur de la jeunesse. J'ai connu ses exclusions des non-chrétiens, des juifs notamment. Pourtant j'ai trouvé chez ceux-ci des coopérateurs actifs et il m'est arrivé d'accueillir leurs enfants dans nos œuvres.

J'ai affronté les sectes. Les chocs ont été rudes. Un jour, pendant une classe de catéchisme, une balle tirée par la fenêtre a traversé ma soutane entre

le bras gauche et la poitrine, pour aller s'écraser sur le mur. Ma tête était mise à prix !

Je me suis aussi heurté à de saintes personnes, à d'authentiques hommes de Dieu, à mon archevêque lui-même, Mgr Lorenzo Gastaldi. Nos tempéraments et nos méthodes différaient. Lui formait un clergé zélé et fervent selon les principes du concile de Trente ; moi je préparais des religieux actifs, consacrés à l'éducation. Le long chemin de croix dura onze ans. Le pape Léon XIII proposa un « accord ». J'y consentis et implorai « le pardon de Monseigneur » dans une lettre du 2 juillet 1882.

Notre Église n'est pas une Église de saints, mais une Église sainte, à la fois pauvre dans ses pécheurs et magnifique dans ses cérémonies. Sous ses rides, j'ai toujours retrouvé le visage digne et rayonnant de ma mère sainte, l'Église de Jésus-Christ, qui sanctifie, en tout temps et en tout lieu, ses enfants.

Je crois en l'Église apostolique

L'Église est apostolique. Le pape, le Saint-Père, est le successeur direct de Pierre, le chef des apôtres. Le pape, selon l'expression de saint Ignace de Loyola, est le « maître de toute la moisson du Christ », la clé de voûte de l'unité. Qui est uni au pape est uni à Jésus-Christ, qui rompt avec ce lien fait naufrage.

Uni étroitement au pape, je me suis engagé activement, comme prêtre du diocèse de Turin, dans cette moisson de l'Église notre mère. A un nouvel évêque, je recommandais : « Prenez un soin spécial des malades, des vieillards et des enfants pauvres. Allez très doucement pour faire des change-

ments dans le personnel établi par votre prédécesseur. Faites votre possible pour gagner l'estime et l'affection des ecclésiastiques haut placés du diocèse qui croient avoir été oubliés, tandis que vous-même avez été préféré. »

Les âmes et non l'argent ni les dignités, ai-je recommandé à mes premiers missionnaires quand ils s'embarquaient vers la lointaine Argentine. « Prenez un soin spécial des malades, des enfants, des vieillards et des pauvres ; et vous gagnerez les bénédictions de Dieu et la bienveillance des hommes. Soyez respectueux envers toutes les autorités civiles et religieuses. Ayez soin de votre santé. Travaillez, mais seulement dans la mesure de vos forces. Aimez-vous, conseillez-vous, corrigez-vous mutuellement, mais n'ayez jamais ni envie, ni rancune. Bien plus, que le bien de l'un soit le bien de tous. Que les peines et les souffrances de l'un deviennent les peines et les souffrances de tous ; et que chacun s'efforce de les éloigner, ou, au moins, de les adoucir. »

Peu de temps avant de quitter cette terre, j'écrivais à un missionnaire de Patagonie : « C'est peut-être les derniers mots de l'ami de ton âme. Rappelle-toi bien que tu dois toujours répondre aux appels croissants de ta mère : "Ta mère qui est l'Église de Dieu" (saint Jérôme). »

Et voici, mes amis, la prière de don Bosco à cette mère très sainte :

Louée soit l'Église, cette grande mère aux genoux de laquelle j'ai appris l'alphabet de Dieu, en épéant d'abord chaque lettre puis en formant les paroles de vie qui ont inspiré toute mon œuvre :

bonheur, tendresse, confiance, joie, douceur, audace, sainteté.

Louée soit cette mère féconde qui nous donne la vie dans les sacrements du Christ Sauveur. Louée soit-elle pour le pain vivant, pour le pardon qui fait monter en nous une sève nouvelle pour un printemps du cœur.

Louée soit-elle pour les saints et les saintes du ciel et de la terre, pour Marie, mère de l'Église, reine des apôtres, secours des chrétiens, bergère attentive qui a veillé sur mon œuvre et fait lever des saints parmi les jeunes.

Église, mère universelle, au grand manteau ouvert à tous, aux petits comme aux grands, aux ignorants comme aux savants, aux exclus comme aux hommes de toute race, de toute couleur. Mère patiente qui recommence toujours, sans se lasser, son œuvre de lente éducation, reprenant, un à un, les fils de l'unité que ses enfants déchirent toujours. Mère ardente qui envoie des témoins par toute la terre et qui a soutenu la foi de nos premiers missionnaires dans les pampas glacées de la Patagonie. Mère forte qui nous exhorte à combattre pour la justice et la vérité et soutient notre courage contre l'ennemi qui rôde pour nous perdre. Mère priante du feu de la Pentecôte.

Louée sois-tu, toi qui es aimée du maître de l'univers, initiée à ses secrets. Toi, grâce à qui notre nuit est baignée de lumière. Toi qui nous donnes, chaque jour, Celui qui réjouit notre jeunesse. Mère sainte ! Mère de la famille de Dieu, sois louée à jamais !

MARIE EST TA MÈRE TRÈS DOUCE

Dans ce sanctuaire d'Oropa, je pensais à mes chers fils de Turin et me disais : « Oh ! si je pouvais les avoir tous, ici, près de moi, pour les conduire aux pieds de Marie, pour les offrir et les placer sous sa puissante protection, faire d'eux tous autant de Dominique Savio et de saint Louis de Gonzague. » Alors, j'ai fait cette prière devant l'autel miraculeux de Marie : « Marie, bénissez notre maison tout entière, éloignez du cœur de nos jeunes jusqu'à l'ombre du péché ; soyez leur guide, soyez pour eux le siège de la Sagesse. Qu'ils soient tous vôtres, toujours vôtres ; regardez-les toujours comme vos chers fils et conservez-les toujours parmi ceux qui vous sont dévoués. »

Lettre de don Bosco à ses enfants, sanctuaire d'Oropa, 6 août 1863.

Marie bergère très douce

Au soir de ma première messe à Castelnuovo, le 10 juin 1841, ma mère et moi cheminions vers

mon hameau natal des Becchi. A un détour de la route, nous vîmes notre maison familiale, nichée dans la verdure. A l'endroit où j'avais eu le songe de mes neuf ans, je ne pus retenir mes larmes et je dis : « Que les desseins de la divine Providence sont merveilleux ! Dieu a vraiment fait monter de la glèbe un pauvre enfant pour le placer parmi les grands de son peuple ! »

Vous l'avez remarqué, ces paroles avaient l'accent d'un Magnificat. Je voudrais le prolonger, aujourd'hui, et célébrer Celle qui a été, comme au Cénacle, la mémoire vivante de mon œuvre, et qui est demeurée pour moi la bergère vigilante, l'immaculée toute pure et la dame au grand manteau, l'auxiliatrice.

Béni sois-tu, Seigneur, pour Marie, notre mère très douce et très bonne, bergère fidèle qui console et qui conseille. Interviewé, lors de mon séjour à Paris, sur la formation que nous donnions aux jeunes, j'ai répondu, me rappelle *Le Pèlerin* du 12 mai 1883 : « Notre formation se résume en deux points : la douceur en toutes choses et la chapelle toujours ouverte, offrant toute facilité pour la confession et la communion. »

La douceur, non la faiblesse ou la mièvrerie ; la douceur, vertu des forts « qui posséderont la terre »¹ ; la douceur irradiée de bonté et de paix. Je n'ai pas découvert ma méthode dans des livres savants, mais l'ai recueillie des lèvres mêmes du personnage mystérieux et de la dame du rêve de mes neuf ans. Je l'ai raconté un jour à Pie IX et, à sa demande, je l'ai ensuite transcrit pour mes fils.

1. Matthieu 5, 4.

«Je me trouvais dans une cour très vaste où jouaient beaucoup d'enfants. Certains disaient beaucoup de gros mots. En entendant cela, je me suis aussitôt jeté au milieu d'eux, en poussant des cris et en donnant des coups de poing pour les faire taire. Au moment même, m'apparut un personnage majestueux richement habillé. Il m'appela par mon nom et me dit : "Ce n'est pas à coups de poing, mais c'est par la douceur et la charité que tu devras conquérir ces enfants et en faire tes amis." Je lui demandais qui il était. "Mon nom, demande-le à ma mère." A ce moment-là, je vis près de lui une dame majestueuse, vêtue d'un manteau resplendissant comme le soleil. Elle me prit par la main avec bonté et me dit : "Regarde !" Et je m'aperçus que les enfants s'étaient enfuis. A leur place, il y avait un grand nombre de chevreaux, de chats, d'ours et autres bêtes semblables. "Voici ton champ, me dit-elle. Sois humble, courageux et fort. Et, ce que tu vois se passer pour les animaux, tu le feras pour mes enfants." Je tournai alors la tête. Et voici ce que je vis : à la place des animaux féroces, apparurent autant d'agneaux qui couraient en bêlant autour de l'homme et de cette dame, comme pour leur faire fête. Alors, elle me posa la main sur la tête et me dit : "Tu comprendras plus tard !" Ce rêve me laissa une forte impression pour toute la vie. »

Les deux personnages m'avaient donné une consigne : «Pas de violence, mais la douceur, l'humilité et le courage. » La dame m'avait pris par la main «avec bonté»; elle m'avait indiqué mon champ d'action «auprès de ses enfants» et elle m'avait prévenu : «Tu comprendras plus tard. » Le rêve se renouvela quand je fus devenu prêtre. La

dame était devenue bergère et les agneaux se changeaient en pastouraux. Comme je l'ai noté dans mes *Souvenirs* : « J'ai compris les événements au fur et à mesure de leur réalisation. Ce rêve, que je considère comme une suite de celui de mes neuf ans, me tint lieu de programme dans mes décisions. »

La dame au manteau de soleil entra dans l'histoire de mon œuvre, et doucement me conduisait.

Marie immaculée

Béni sois-tu, Seigneur, pour Marie toute pure, toute sainte, humble servante au oui sans faille, transfigurée par le Sauveur qu'elle nous a donné !

Le 8 décembre 1854, le pape Pie IX proclamait à Rome « Marie immaculée dans sa conception ». A mes garçons blessés, pour la plupart, dans leur cœur et dans leur corps, j'ai présenté Marie comme témoin de l'amour vrai. Elle est la toute pure, mes amis, la toute belle. Elle est semblable au soleil, à la lune, aux étoiles les plus brillantes, elle est la fontaine scellée. L'ange la salua comme « comblée de grâces » pour montrer que, dès le début de son existence, elle fut sans tache originelle et vécut sans péché jusqu'à sa mort.

Aujourd'hui, je fais cette prière : « Marie, jeune fille merveilleuse, tu n'as jamais refusé à Dieu la moindre preuve d'amour. Ton oui a été sans faille. Tu es restée fidèle à ta parole. Tu t'es consacrée totalement à ta mission. Voilà pourquoi Dieu a choisi ton cœur virginal pour habiter parmi nous et t'a transfigurée par sa présence. O Marie, réussite de l'amour pur, entraîne-nous ! »

Un garçon de treize ans, qui venait d'arriver dans mon école, saisit cet appel. Il s'appelait Dominique Savio. Il participa, avec une ferveur extrême, à la neuvaine préparatoire à ce 8 décembre. Le soir de la fête, il se rendit à l'autel de Marie. Il renouvela les promesses de sa première communion ; puis il répéta plusieurs fois, textuellement, ces paroles : « Marie, je vous donne mon cœur. Faites qu'il soit toujours vôtre. Jésus et Marie, soyez toujours mes amis. Mais, de grâce, faites-moi mourir plutôt que d'avoir le malheur de commettre un seul péché mortel. » Et, à partir de ce moment, sa vie fut transformée. Il s'épanouit et alla vers les autres.

Trois mois plus tard, je lançais un appel à la sainteté dans un sermon de carême. Dominique répondait : « Présent ! » Il voulait devenir un saint, un saint joyeux et contagieux. L'Immaculée l'avait saisi. Elle allait le conduire vers les cimes.

La dame au grand manteau

Béni sois-tu, Seigneur, pour la dame au grand manteau qui accueille, console et protège. Qu'elle soit notre secours et notre guide vers le paradis !

Dans le *Mois de mai* j'ai écrit : « Nous sommes les fils adoptifs de Marie, voilà pourquoi elle nous aime et nous protège. Contemplons la croix où Jésus va mourir. En regardant Jean, il dit à Marie : "Mère, voici ton fils." Et regardant Marie, il dit à Jean : "Voici ta mère." Oui, avant de nous quitter, Jésus a voulu que Marie fût notre mère et que nous fussions ses enfants. »

Alors, je vous le dis, mes amis, recevons-la chez nous, dans notre cœur, cette mère très sainte !

J'ai élevé une basilique importante que j'ai dédiée à Marie auxiliatrice, reine des batailles. Chaque pierre, je le dis en vérité, est une faveur de notre mère. Dans le chœur de cette église, un tableau la représente portant Jésus, radieuse au-dessus des apôtres. Elle était reine chez nous. Son action s'est manifestée dans la fondation de la branche féminine de notre congrégation. Les débuts de l'institut Marie Auxiliatrice (1871) furent très humbles : un petit ouvroir de campagne avec une jeune paysanne au cœur de feu, Marie-Dominique Mazzarello. Mais l'arbre a grandi et fructifié tout de suite.

Laissez-moi la louer, cette mère toute-puissante pour son perpétuel secours. Je lui rends grâce pour ses conseils à l'heure cruciale du choix de ma vocation. J'allais entrer chez les franciscains et j'étais déjà inscrit sur leur registre des postulants de Chieri quand une neuvaine fervente en son honneur avec mon ami Comollo m'apporta la paix. J'entrai confiant au séminaire.

Je lui rends grâce pour son réconfort à la mort de ma mère Marguerite. Le matin de ce jour, je me suis rendu en compagnie d'un petit maçon au sanctuaire tout proche de la Consolation. J'ai célébré la messe et fait cette prière : « Maintenant, ma bonne mère, nous voilà, mes enfants et moi, sans maman. Il vous faut prendre la place. Une famille comme la mienne ne peut se passer de mère. Tous mes enfants, je vous les confie. Veillez sur eux. Veillez sur leur âme. Maintenant et toujours ! » En ce matin, une autre maman prit le relais. Son grand

manteau s'était ouvert, comme deux ailes immenses, pour protéger avec tendresse tous les enfants pauvres du Valdocco.

Enfin, je rends grâces pour la présence de Marie à l'heure de la mort de nombreux jeunes de notre maison. J'ai vu mourir Michel Magon, ce bouillant chef de bande au cœur d'or, séduit, dès son arrivée parmi nous, par Marie, siège de la sagesse. J'ai été témoin de son joyeux sommeil, comme il se plaisait à dire. A l'infirmerie, je lui demandai ce qui le consolait le plus à ce moment suprême. Il me répondit : — Ce qui me console le plus, c'est le peu que j'ai fait pour honorer Marie.

Magnificat ! Tel est le poème que je chante avec vous, mes amis ! « Le serviteur de Marie ne périra jamais », a dit saint Alphonse de Liguori, mon maître. Soyez ces serviteurs fidèles ! Chaque jour mettez une main dans celle de Jésus et l'autre dans celle de Marie. Et avancez joyeux vers le Paradis !

LA SAINTETÉ C'EST POUR TOI !

Devenir un saint, me direz-vous. Mais il faudrait avoir du temps pour faire des prières, aller à l'église. Il faudrait être riche pour faire de larges aumônes. Il faudrait être savant pour étudier, réfléchir et contempler.

Non, c'est une erreur ! Il n'est pas besoin de disposer de son temps, ni d'être riche ou savant. D'ailleurs, le manque d'occupations rend paresseux, la richesse mène à l'avarice et la science peut favoriser l'orgueil. Pour devenir un saint, il faut d'abord et surtout le vouloir, tout simplement.

Jésus nous dit : « Vous qui peinez, écrasés sous le fardeau, si vous voulez une source intarissable de satisfaction, si vous voulez être heureux, soyez des saints ! »

Jean BOSCO, *Vies de saint Isidore et de sainte Zita*, Turin, 1853, préface.

La sainteté est une réponse d'amour

La sainteté a été pour saint Isidore, qui était paysan, et pour sainte Zita, qui était femme de service, un chemin de bonheur. Ils ont répondu oui à Jésus qui les appelait.

Mes amis, êtes-vous prêts à les imiter ? L'apôtre Paul nous exhorte : « Livrez-vous, vous-mêmes, à la sainteté ¹. » J'ai rencontré, dans ma vie, des personnes qui se sont livrées ainsi à Dieu dans un oui sans retour. Ma mère Marguerite Occhiena, qui laisse à cinquante-six ans son village pour me rejoindre à Turin et servir les pauvres, appartient à cette catégorie. Elle était reine chez elle, elle devenait servante des plus démunis. Le prêtre Joseph Cafasso, mon compatriote et mon ami, était de la même trempe. Il m'en imposa par ses exemples et ses conseils. Si j'ai fait quelque chose de bien dans ma vie, c'est à lui que je le dois. Je me disais fréquemment : « Y a-t-il des saints parmi les jeunes, parmi ces garçons de douze à vingt ans que nous accueillons dans nos Oratoires ? Ils sont généreux, spontanés. Certains sont blessés dans leur corps, dans leur cœur, mais tous sont fervents et de bonne volonté. Alors des saints parmi eux, pourquoi pas ? » Je l'ai cru, et j'ai osé.

C'était un dimanche de carême de 1855. Les garçons se pressaient dans notre église. Les uns allaient en classe, d'autres étaient apprentis, pour la plupart dans le bâtiment. Au moment de l'homélie, j'ai prié très fort l'Esprit Saint. J'ai cité saint Paul : « Dieu veut que vous deveniez des saints » ², et j'ai

1. Épître aux Romains 6, 13.

2. Première épître aux Thessaloniens 4, 3.

enchaîné : « Le grand projet de Dieu sur vous, mes amis, c'est la sainteté ! Je vous annonce cette bonne nouvelle, aujourd'hui. La sainteté n'est pas un exploit personnel, c'est une aventure à deux, une coopération. Il ne s'agit pas de sculpter sa statue pour la placer dans une devanture, mais de répondre à un ami qui nous tend la main. Tout a commencé le jour de notre baptême où notre Père des cieux a dit : "Tu es mon enfant bien-aimé. Je t'aime depuis toujours. Sois saint comme je suis saint." Êtes-vous prêts à répondre maintenant ? L'aventure en vaut la peine ! Mettez-vous en route. La sainteté c'est le ciel, aujourd'hui, parmi nous ! »

Le message était lancé. Un garçon le reçut, sa vie en fut transformée. Dominique Savio avait treize ans. Une étincelle embrasa son cœur, ce jour-là. Je le rencontrai quelque temps plus tard. « Je sens en moi, me dit-il, le besoin de me faire saint. J'ai compris que l'on pouvait y arriver en restant joyeux. Je veux me donner au Seigneur pour toujours. Dieu me veut saint, je dois y arriver ! » Un dialogue se noua et j'invitai le garçon à demeurer dans la paix et à accomplir scrupuleusement tous ses devoirs de collégien.

J'ai appelé d'autres garçons, par la suite. Michel Magon était un petit chef de bande rencontré au hasard d'une halte, dans une gare proche de Turin. Son curé me l'avait signalé comme « perturbateur universel, inconscient et étourdi ». Il a vécu seize mois parmi nous. Le Seigneur a changé sa vie et l'a rappelé à quatorze ans. J'ai aussi admiré François Besucco, petit berger des Alpes, une âme limpide comme une source, un cœur brûlant de ferveur. Sa mort à l'infirmerie fut, aux yeux des

assistants, une véritable transfiguration ; son visage irradiait de lumière. Lui aussi avait dit oui.

La sainteté commence chaque jour

Saint François de Sales, avec sagesse, écrivait à Mme de Chantal : « N'oublions pas la maxime des saints qui nous ont avertis que, tous les jours, nous devons estimer de commencer notre avancement. Il faut toujours recommencer et recommencer de bon cœur³. » J'ai aussi précisé à Dominique que sa route avec le Seigneur recommencerait ainsi chaque jour. Il s'est mis très tôt en chemin. Il a fait un choix radical. J'ai eu sous les yeux ses résolutions de première communion : 1) Je me confesserai très souvent et je communierai toutes les fois que mon confesseur me le permettra. 2) Je veux sanctifier les jours de fête. 3) Mes amis seront Jésus et Marie. 4) La mort mais pas de péché. Ces résolutions, qu'il répétait très souvent, furent, pour ainsi dire, la règle de ses actions jusqu'à la fin de sa vie.

A treize ans, le 8 décembre 1854, jour où le pape Pie IX proclama Marie immaculée dès sa conception, il renouvela sa décision : « Marie, je vous donne mon cœur. Faites qu'il soit toujours vôtre. Jésus, Marie, soyez mes amis toujours. » Cette consécration préparait le terrain qui recevait, trois mois plus tard, l'appel à la sainteté. La semence trouvait une bonne terre. Très vite elle allait porter des fruits.

3. Lettre du 1^{er} mai 1615.

J'ai dit à Dominique : « Pour être un saint, chaque jour, sois joyeux. » A son arrivée à l'Oratoire, il était inquiet. Mais un sourire contagieux éclaira bientôt son visage. Il confia à un nouveau, dénommé Gavio : « Ici nous faisons consister la sainteté à être toujours joyeux. » — Je lui ai dit : « Pour être un saint, sois fidèle à tous tes devoirs. Respecte ton horaire, sois appliqué, donne-toi à fond aux jeux sur la cour, donne du temps aux autres, sois fervent dans ta prière. » — Je lui ai dit : « Pour être un saint, accepte tous les désagréments de la vie quotidienne. » Il voulait mettre dans son lit des copeaux de bois et ne conserver qu'une couverture. « Couvre-toi bien, lui ai-je observé. Mets des gants pour soigner tes engelures. Supporte avec patience le chaud, le froid, la neige, la fatigue, la maladie. Sais-tu quelle est la pénitence que Jésus préfère ? C'est l'obéissance en toute chose. Voilà le secret de la paix. »

Ainsi Dominique progressa de jour en jour, fidèle à son devoir offert à Dieu comme une réponse d'amour.

La sainteté est contagieuse

« Notre Dieu est un feu dévorant⁴. » Dieu veut que nous soyons des apôtres contagieux. Voici le chemin que j'ai proposé à Dominique.

Sois apôtre. La première chose que je lui conseillai pour se faire saint fut de travailler de toutes ses

4. Épître aux Hébreux 12, 29.

forces à gagner des âmes à Dieu, car il n'y a rien de plus saint en ce monde que de coopérer au bien des âmes que Jésus a rachetées en versant jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Sois serviable. Donne ton temps aux autres, sois attentif à leurs besoins et à leurs chagrins, apporte-leur la fleur d'un sourire. Dominique allait à l'infirmerie prêter ses services. Il se faisait répétiteur en classe, auprès des plus retardés. Spontanément il aidait ses camarades dans les menus services de la vie quotidienne : cirer les chaussures, broser les vêtements... « Chacun fait ce qu'il peut, répétait-il. Je ne suis pas capable de faire de grandes choses, mais ce que je peux, je veux le faire pour le Seigneur ; j'espère que, dans son infinie bonté, Dieu voudra bien accepter les pauvres actions que je lui offre. »

Sois artisan de paix. Un jour, deux garçons décidèrent de se battre à coups de pierres après une violente dispute. Ils se rendirent vers un terrain vague. Dominique les suivit. « Tire-moi la première pierre », lança-t-il au plus enragé, et il montra le petit crucifix qu'il portait au cou. Les deux combattants baissèrent les bras. Une autre fois, il rappela à l'ordre un chahuteur qui lançait des boules de neige sur des jeunes qui se chauffaient autour d'un poêle. Vexé, le garçon se précipita sur Dominique et le gifla violemment. Dominique ne dit mot. Il rougit et garda tout son calme.

Aie confiance en Jésus et Marie. Pour être fort, il faut entretenir ses forces. Dès son arrivée à l'Oratoire, j'ai dit à Dominique : « Communion et rends

visite à Jésus dans l'eucharistie ; reçois le pardon et aie confiance en Marie. » L'eucharistie était sa force. Il disait, les yeux pleins de lumière : « Il ne me manque qu'une chose sur cette terre : contempler face à face Celui que je vois dans la foi et adore aujourd'hui sur l'autel. »

Sois rassembleur. Je lui ai montré, enfin, le chemin de l'apostolat. Rejoins tes camarades. Soyez apôtres ensemble. Unissez-vous, faites équipe. « L'union fait la force », « Un fil triple est plus fort ». Le 8 décembre 1855, l'année où j'avais lancé l'appel à la sainteté, il réunit ses meilleurs amis, une quinzaine environ, et il aida à fonder la compagnie de l'Immaculée, une équipe dynamique de garçons généreux et ardents. Ces premiers compagnons deviendraient les salésiens. Dominique avait été leur inspirateur.

Il voulait être missionnaire, mais sa santé fragile brisa son rêve. Il mourut à quinze ans. De toutes ses forces, il s'était élancé à la suite du Christ, essayant de le saisir, car le Christ était sa vie, et mourir pour lui était un gain⁵. La sainteté est donc possible à tout âge. Des saints, hier comme aujourd'hui, existent et sont bien vivants. Il suffit d'aimer !

5. Épître aux Philippiens 1, 21.

DEMEURE DANS LA JOIE

Jeune prêtre, j'ai inscrit sur l'un des signets de mon bréviaire ces paroles : « J'ai reconnu qu'il n'y avait rien de meilleur que d'être joyeux et de faire du bien dans sa vie¹. » J'ai trouvé là une règle d'or que je n'ai jamais perdue de vue. Lorsque, après mon sermon sur la sainteté, Dominique est venu me trouver pour recevoir quelques conseils, je lui ai répondu sur-le-champ : « Sois joyeux et sois apôtre. » Aujourd'hui, mes amis, je vous invite à découvrir cette « joie parfaite »² que nous a laissée Jésus.

« Venez, crions de joie »³

Les psaumes laissent éclater la joie de vivre. « Jeunes gens et jeunes filles, vieillards et enfants »⁴,

1. Qohéleth 3, 12.

2. Jean 15, 11.

3. Psaume 95, 1.

4. Psaume 148, 12.

« battez des mains, dansez, chantez, criez, prenez harpes, cithares et tambourins et louez le nom du Seigneur ! » La création s'unit à ce concert. Cette joie simple s'harmonisait en moi avec un heureux caractère, que je crois avoir tenu de ma mère. Un soir, peu de temps après notre installation à Turin, toujours de bonne humeur elle me chantait en riant :

*Malheur au monde s'il se moque de nous
Étrangers qui n'avons pas un sou !*

J'avais l'humour facile et le mot qui fait rire. Je signalais parfois des lettres à mes amis : « Jean le galopin » ou « le chef des voyous qui vous aime toujours ». Après une longue absence, j'avais hâte de retrouver « mes pinsons » ou « mes merles ». Quand quelqu'un venait me bousculer par ses exigences, je lui disais : « Doucement, doucement, nous sommes pressés ! » Ma passion c'était le jeu, le jeu qui offre le plaisir. J'avais observé, dans mon enfance, les ébats des chatons ou des petits chiens et écouté le chant des fauvettes à tête noire. Jouer, c'est se réjouir.

J'accompagnais souvent ma mère sur les marchés et épiais les moindres gestes des jongleurs et des saltimbanques. Le croiriez-vous ? A douze ans, j'exécutais des tours de prestidigitation, le saut de la mort, le jeu de l'hirondelle ; je courais sur les mains, je sautais sur la corde comme un acrobate professionnel.

Le jeu est une détente pour le corps, une joie pour l'esprit, une source d'équilibre et de bonne santé. Très tôt, j'ai fait miennes les paroles attribuées à saint Philippe Néri, apôtre des jeunes :

« Courez, sautez, détendez-vous ; mais, surtout, pas de péché ! » Et je répétais : courez, sautez, allez respirer l'air pur ! Promenades et excursions, musique, théâtre ont enchanté mes oisillons ! Chacun prenait ainsi sa place dans la famille du Valdocco. La joie créait des liens et ouvrait les cœurs comme des bourgeons au soleil d'avril.

« *Soyez toujours joyeux* »⁵

« Soyez toujours joyeux dans le Seigneur, je le répète, soyez joyeux. » Saint Paul indique le sens de la joie parfaite. La joie qui prend sa source dans le cœur de Dieu ne peut être éphémère. C'est Lui qui nous la donne pour faire fleurir nos vies. Sa joie a fait les premiers pas.

La joie est née de Dieu. Voyez, amis, comment la joie de Dieu est entrée dans le monde. A Noël, elle chante la naissance du Sauveur ; joie des anges et des bergers, joie de Marie en son Magnificat, joie de Siméon qui accueille l'enfant. Joie de croire et de célébrer l'Emmanuel. Avant de quitter les siens, Jésus a dit : « Plus vous aimez, en enfants de Dieu, plus vous goûterez "la joie parfaite" »⁶. » Accueillons cette joie complète qui nous vient de Dieu. Il m'est arrivé d'écrire dans *Le Garçon instruit* : « Notre Dieu est le Dieu de la joie ! » La joie est fille de l'amour.

La joie est émerveillement. Aux clairs matins de printemps, durant mon enfance, je regardais ravi

5. Épître aux Philippiens 4, 4.

6. Jean 15, 11.

la chaîne des glaciers des Alpes qui scintillaient au soleil levant.

La joie est pacifique. Don Cafasso répétait : « Que rien ne te trouble ! » Son visage était radieux et paisible. Il respirait la joie de Dieu. Savio m'a dit un jour : « La vraie joie naît de la paix du cœur et de la tranquillité de l'âme. » La joie et la paix ne sont-elles pas « dons de l'Esprit »⁷ ? « Sois joyeux, ai-je écrit un jour à un garçon en vacances, mais que ta joie soit authentique, comme celle d'une conscience pure de tout péché » ; et à un jeune salésien : « Fais passer ta mélancolie par le chant de saint Paul : "Ne reçoit la couronne que celui qui a bien combattu." » Chante comme le pauvre d'Assise : « Si grand est le bien qui m'attend que toute angoisse réjouit mon cœur. » La joie et la paix sont des sœurs, elles se gagnent ensemble. La joie du cœur est le cœur de la joie, la paix du cœur est le cœur de la paix.

La joie est chaleureuse. Elle scelle l'amitié et la fait rayonner. Deux amitiés ont enluminé ma vie. Comollo, un camarade de collège, avait un tempérament différent du mien. C'était un doux. Mais je puis dire que j'ai appris de lui à vivre en chrétien. J'admirais sa ferveur, ses privations et sa bonté. Il nous quitta à vingt-trois ans. Jonas, un jeune Juif, venait me retrouver après les cours au café où j'étais serveur. Il était musicien. Dieu le fascinait, il reçut le baptême chrétien et ce fut une grande fête. Il resta mon ami, un soleil pour la vie.

La joie est fête. L'histoire de notre œuvre s'est

7. Épître aux Galates 5, 22.

écrite, pourrait-on dire, de fête en fête. La fête rassemble et re-crée. Fêtes profanes avec théâtre, chant et musique : une maison d'éducation sans musique est un corps sans âme ! Fêtes liturgiques en l'honneur du Seigneur, de Marie et des saints, préparées par des neuvaines, célébrées dans le faste des cérémonies. Rien n'est trop beau pour Dieu ! Et je n'oublie pas la Saint-Jean, le 24 juin, fête du père et fête des fils. Un 24 juin, Gastini, notre clown toujours de service, déroula un compliment écrit sur un rouleau de plus de cent mètres de long. C'était bien le moins pour la fête de don Bosco !

« *Servez le Seigneur dans l'allégresse* »⁸

Dans *Le Garçon instruit*, j'ai associé à la joie le service du Seigneur, l'amour-charité. L'hymne à la charité de saint Paul est, pour le chrétien, un hymne à la joie dans la vie de chaque jour.

La joie est prévenante. Ma mère excellait dans l'art de faire plaisir à nos garçons. J'entends encore leurs demandes : « Maman, une pomme ! Maman, je n'ai plus de mouchoir ! J'ai déchiré mon pantalon. » Souriante, discrète, elle restait attentive. Je me rappelle les goûters de la Sainte-Anne, patronne des petits maçons du premier oratoire. Avec mon supérieur du Convitto, on les recevait. Ils avaient droit au café, au chocolat, aux croissants, aux brioches et à toute une variété de galettes. Ils étaient ravis. J'avais toujours dans les poches une

8. Psaume 100, 2.

réserve de bonbons, de médailles et d'images. Ces petits cadeaux font plaisir : quelques bouteilles de vermouth pour mes bienfaiteurs de Toulon, le foyer Colle, ou une grappe de raisin de mon balcon pour mes visiteurs. Elles sont vraies les paroles du Seigneur : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir⁹. »

La joie est patiente. A cinquante-huit ans, lors d'une grave maladie, j'écrivais à une coopératrice : « Mes oculistes consultés ont porté la sentence suivante : l'œil droit, peu d'espoir ; l'œil gauche peut se maintenir au statu quo, à condition de s'abstenir de lire et d'écrire. Donc, bien manger, bien boire, dormir, se promener, etc. Avec ça nous irons de l'avant. » Il faut avancer patiemment jusqu'à la fin. Dans ma dernière maladie, à demi paralysé, j'ai encore composé un mauvais poème, en piemontais, pour encourager mes pauvres jambes qui ne voulaient plus me porter !

La joie est confiante. Mes infirmités s'aggravaient dans ma vieillesse. « Ne t'inquiète pas si je n'écris pas, m'est-il arrivé de confier à un salésien missionnaire en Argentine. Je suis presque aveugle et presque incapable de marcher, d'écrire, de parler. Que veux-tu ? Je suis vieux et que soit faite la volonté de Dieu ! Mais chaque jour je prie pour toi, pour tous mes fils et je veux que tous servent volontiers le Seigneur avec une sainte allégresse ! » La croix fait naître la joie pure, elle annonce l'aube de Pâques !

9. Actes des apôtres 20, 35.

La joie passe la mort. Écoutez ces dernières paroles de Dominique Savio, comme son père me les a rapportées : — « Maintenant, père, je suis content. Dites-le à tous ! » — Puis : « Mon cher papa, je veux chanter éternellement les louanges du Seigneur ! » — Et aussi, toujours en souriant : « Oh ! que c'est beau ce que je vois ! » C'était le 9 mars 1857, il avait quinze ans.

Servons, amis, le Seigneur dans l'allégresse. Un jour nous le verrons, dans l'éternelle jubilation des bienheureux ! Jésus nous l'a promis : « Je vous reverrai et votre cœur se réjouira et votre joie personne ne vous l'ôtera ¹⁰. » Cette joie est en nous. Sachons la faire fleurir. C'est la joie qui demeure !

10. Jean 16, 22.

TRAVAILLE TON CHAMP À TOI

Chers jeunes, la paresse est le piège principal dont se sert le tentateur. C'est la mère de tous les vices. Soyez bien persuadés que l'homme est né pour le travail ; s'il ne travaille pas, il se met hors jeu. Il ne s'agit pas d'être occupé du matin au soir sans souffler un peu... Le temps est un trésor. Ne perdez pas votre temps, car le temps est un trésor. Vous ne savez pas si vous vivrez longtemps et aurez le temps de gagner des mérites pour le ciel. L'Écriture dit : « La route que l'homme commence, durant sa jeunesse, il la poursuit jusqu'à sa vieillesse » (Prov. 22, 6). Ce qui veut dire : Si nous cherchons le vrai bonheur durant notre jeunesse, nous serons vertueux jusqu'à l'âge mûr.

Jean BOSCO, *Le Garçon instruit*,
Turin, 1847, introduction.

Sème ton champ

Chez nous, il fallait travailler pour vivre. Ma mère donnait l'exemple. J'entends encore ses mots martelés en piémontais : « Mauvaise lavandière ne trouve jamais bonne pierre. » « Qui ne travaille pas, ne mange pas. » Elle s'activait comme une abeille, et nous l'imitions. Mon premier champ fut notre terre des Becchi. J'ai semé, moissonné ; j'ai taillé la vigne, fait la vendange, cueilli et pressé le raisin. J'ai dû aussi me louer comme valet de ferme pendant deux ans.

Pendant dix ans, j'ai étudié, et je l'ai fait avec sérieux. En même temps, je devais gagner ma vie. J'ai été garçon de café, j'ai taillé des habits et réparé des souliers. Pendant mes vacances de séminariste, j'ai cousu des chaussures et travaillé le fer et le bois. Cette habileté de mes mains m'a grandement servi quand, au début de mon œuvre, il me fallait tout faire. Devenu prêtre, sans perdre de temps, j'ai visité les prisons avec mon ami et mon maître. J'ai été aumônier d'une œuvre de filles. En même temps, je rencontrais les jeunes sur leurs chantiers, je prenais contact avec leurs employeurs et je défendais leurs droits par des contrats d'apprentissage. Puis ce fut l'oratoire, le foyer de jeunes du Valdocco.

Le travail est devenu « l'arme et la fierté » de mes fils et de mes filles, et un chemin de sainteté. Aux salésiens, j'ai dit : « Le travail et la tempérance feront fleurir notre congrégation. La recherche de la facilité signera sa mort. » « J'entends que les salésiens travaillent pour l'Église jusqu'à leur dernier souffle. » « Quand il arrivera qu'un salésien meure

pour le salut des âmes, notre congrégation aura remporté une grande victoire. »

Avec vigueur, j'ai interpellé les jeunes pour qu'ils soient de courageux semeurs.

Toi, Marie-Dominique, qui as organisé un ouvroir avec tes compagnes, dans ton village, et qui accueilles des adolescentes en difficulté, « travaille avec ardeur, tu seras bénie de Dieu. La petite semence de ton œuvre deviendra un grand arbre ! ». Toi, Dominique Savio, « sois attentif à ton devoir d'état. Tu veux devenir un saint tout de suite ; occupe bien ton temps. Travaille sous le regard de Dieu. Tu trouveras la paix du cœur et la joie de servir ». Toi, Ottavio, le tailleur, « sois attentif à tes devoirs ; aie confiance en tes employeurs. Travaillons ensemble pour le bonheur de tous. Travaillons pour le Paradis ». Toi, Emmanuel, qui prépares ta première communion, « je te recommande : 1. l'obéissance à tes parents et à tes autres supérieurs ; 2. l'exactitude dans tes devoirs spécialement à l'école, sans jamais te faire gronder pour les accomplir ». Toi, Joseph, jeune éducateur découragé par tes élèves, « reste fidèle à ta charge, (...). Essaie toujours d'encourager. Ne jamais humilier. Féliciter quand il y a lieu, sans jamais mépriser. Tout au plus manifeste ton déplaisir quand cela sert de punition ». Tous, soyez de bons semeurs. « Quoi que vous fassiez, faites-le de toute votre âme ¹. »

1. Épître aux Colossiens 3, 23.

Prends ton temps

Le Sage de la Bible a écrit : « Un temps pour planter, un temps pour arracher ; un temps pour se taire, un temps pour parler ; un temps pour pleurer et un temps pour rire²... » « Chaque minute est un trésor », répétait avec son bon sourire don Cafasso. Il est un temps pour chaque chose. Utilisons bien notre temps. Il vaut de l'or ! C'est une monnaie d'éternité. Écoutez, mes amis.

« *Un temps pour grandir, un temps pour faire grandir.* ». Durant mon enfance, au printemps, j'aimais observer les tiges vertes des semailles qui annonçaient les moissons de l'été. Voici ma parabole du grain de blé : le grain, jeté en terre, à l'automne, n'est qu'une semence minuscule perdue dans le sillon. Tout petit, tout frêle, il porte déjà en lui l'épi lourd et doré de la récolte à venir. Pour mûrir, il lui faudra le long sommeil de l'hiver, mourir en terre pour libérer la fine tige verte. La graine n'est pas encore l'épi, pourtant l'épi est déjà là. La pluie et le soleil, la lumière et la chaleur apporteront la croissance. Il faut du temps pour grandir, il faut du temps pour faire un épi.

Il en va du Royaume de Dieu comme d'un épi qui mûrit, comme d'un enfant qui grandit. L'homme est déjà en lui. En mourant à son égoïsme et à ses peurs, demain il sera un homme, capable de donner, lui aussi, cent pour un. La parabole ne vous fait-elle pas penser à l'éducation ? Un temps pour semer, un temps pour faire grandir dans la douceur et la confiance, enfin un temps pour récolter.

2. Qohéleth 3, 1-8.

« *Un temps pour vivre, un temps pour mourir.* »
En arrivant au séminaire, ma curiosité a été piquée par le cadran solaire qui dominait la cour. Je lisais : « Les heures coulent lentement pour les esprits moroses, elles passent vite pour les cœurs joyeux. » Aussitôt, j'ai dit à mon ami : « Voilà mon programme : soyons joyeux et le temps passera vite ! » J'ai placé la joie au cœur de l'éducation. La joie par le jeu, et le jeu pour la fête, la joie d'exister et de vivre ensemble !

Mais comme l'ombre qui dessine lentement sa courbe sur le cadran solaire, notre vie s'écoule chaque jour vers son crépuscule. L'heure de la mort approche peu à peu. Tenons notre lampe allumée en veilleur de l'aube, car le Maître viendra à notre rencontre !

Sois ouvrier pour la moisson

Si parfois « autre est le semeur, autre est le moissonneur »³, tous nous sommes engagés pour la moisson. Tous nous recevons la récompense de la « vie éternelle »⁴.

Le travailleur mérite son salaire. Saint Paul le remarque⁵, Jésus le souligne dans la parabole des ouvriers de la vigne⁶. Tous reçoivent un denier, ceux de la dernière heure comme ceux qui ont supporté le poids du jour. Le salaire assure le pain quo-

3. Jean 4, 37.

4. Jean 4, 36.

5. Première épître à Timothée 4, 18.

6. Matthieu 20, 1-6.

tidien, celui qui ne travaille pas, « qu'il ne mange pas non plus »⁷.

Le travail est prière. Marie-Dominique Mazzarello répétait à ses compagnes : « Amies, confiance, chaque point d'aiguille est un acte d'amour. » Un amour qui est offrande. A un jeune missionnaire salésien à Buenos Aires, j'écrivais : « Travaille ! Mais travaille pour l'amour de Jésus. Souffre tout plutôt que de briser la charité ! » Et à don Rua, j'ai fait cette recommandation : « Rappelle aux membres de notre société que pour l'amour de notre maître, chacun doit travailler, obéir, abandonner ce qu'il possède dans le monde. »

Le travail est chemin de sainteté. La sainteté s'exprime par le zèle apostolique. Elle se vit aussi dans l'exercice de nos responsabilités dans l'Église. Si nous sommes des moissonneurs heureux, nous attirerons d'autres ouvriers dans le champ de Dieu. La sainteté est contagieuse.

Mes amis, travaillons notre champ, celui où Dieu nous a plantés pour y fleurir et porter du fruit. Quand je fondais notre tiers ordre des coopérateurs, je citais saint Paul : « Vous êtes le champ que Dieu cultive, la maison qu'Il construit. Vous êtes les coopérateurs de Dieu⁸. » Restons ces coopérateurs de Dieu, inventifs et audacieux.

7. Deuxième épître aux Thessaloniens 3, 10.

8. Première épître aux Corinthiens 3, 9.

UN SEUL CŒUR, UNE SEULE FAMILLE

A don Rua et aux autres fils aimés de saint François de Sales qui habitent Turin :

Notre Société sera peut-être, d'ici peu, définitivement approuvée ; aussi aurai-je besoin de parler fréquemment à mes fils bien-aimés. Ne pouvant toujours le faire de vive voix, je tâcherai de le faire au moins sous forme de lettre.

Oh ! Si nos frères entrent dans la Société par amour et pour servir Jésus-Christ jusqu'au bout, nos maisons deviendront, certainement, un vrai paradis terrestre. Il règnera la paix et la concorde entre les membres de chaque famille ; la charité sera l'attitude quotidienne de ceux qui commandent, l'obéissance et le respect précéderont les interventions, les actions et même les pensées des Supérieurs. On aura, en somme, une famille de frères, rassemblés autour de leur père pour promouvoir la gloire de Dieu et pour aller, ensuite, un jour, l'aimer et le bénir dans l'immense gloire des bienheureux dans le ciel.

Que Dieu vous comble, avec vos fatigues, de bénédictions, et que la grâce du Seigneur sanctifie vos actions et vous aide à persévérer dans le bien.

Jean BOSCO, prêtre, Turin,
9 juin 1867, jour de la Pentecôte.

Vous êtes la prunelle de mes yeux

Je n'ai pas connu le regard d'un père, c'est peut-être pourquoi j'ai cherché d'autres regards pour me reconnaître et m'aimer.

Lorsque j'étais adolescent, j'ai cherché le regard de mon curé et de son vicaire. Je les rencontrais souvent, sur la route. Je les saluais de loin, mais eux, très dignes, se contentaient de me rendre mon salut et passaient leur chemin. J'en pleurais, me disant : « Si plus tard je deviens prêtre, je m'approcherai des enfants pour leur dire une bonne parole. » Je cherchais un regard...

J'ai trouvé des frères. Dans le cœur du fils unique d'une veuve, qui était l'une de nos coopératrices, j'ai lu la confiance : « Tu m'écris que les nouvelles de maman sont très graves. Quoi qu'il arrive, pour l'avenir, tu sais bien que don Bosco t'a promis, à toi et à ta maman, qu'il veut te servir de père, spécialement de l'âme. » A mes chers fils du collège de Mirabello en Piémont, pour la fête de Noël 1864, j'ai adressé ces lignes : « Je vous remercie de vos marques d'amitié. Vous êtes la prunelle de mes yeux. Je veux que vous me donniez votre cœur afin que chaque jour je puisse l'offrir

à la messe. » J'ai répondu aux souhaits de nouvel an des élèves du collège de Lanzo : « Quand je suis allé vous voir, vous m'avez enchanté par votre bienveillance et votre affabilité, vous avez captivé mon esprit par votre piété. Il me restait encore ce pauvre cœur, dont déjà vous m'aviez volé toutes les affections. Or, votre lettre, signée par deux cents mains amies et très chères, a pris possession de tout ce cœur dont il n'est plus rien resté, sinon un vif désir de vous aimer dans le Seigneur, de vous faire du bien et de sauver vos âmes. »

Vous êtes une seule ruche

Dès les origines de notre famille du Valdocco, une tradition a vu le jour : le mot du soir. Un entretien simple et cordial où le père s'adresse à ses fils pour les instruire, les édifier et aussi les divertir.

L'un des mots du soir de février 1864, que retranscrivit l'un de mes auditeurs, pourrait être intitulé : la parabole de la ruche.

« Mes amis, transportons-nous dans l'un ou l'autre de nos villages au printemps. Nous découvrons une prairie couverte de fleurs, lumineuse sous les rayons du soleil. Voici une ruche bourdonnante de vie. Chaque abeille joue son rôle. La reine rassemble. La reine assure l'unité et la fécondité. Les ouvrières volent et butinent de fleur en fleur le suc précieux ; d'autres abeilles montent la garde, construisent les alvéoles, nourrissent les larves. Chacune travaille pour le bien de toutes. Chacune produit le miel, pain quotidien de cette grande

famille. Chacune obéit. Imitez les abeilles dans leur obéissance à la reine, c'est-à-dire au règlement proposé par vos maîtres. Sans obéissance, pas d'unité possible ; le désordre s'installe et la critique divise. Le miel nourrit. Imitez les abeilles qui produisent le miel. Le miel qui nous régale et, parfois, nous guérit. Le miel, résultat d'un travail assidu. C'est votre travail en classe, à l'atelier. Le miel, c'est la joie que vous semez en récréation, au théâtre et dans nos fêtes ; c'est la ferveur de votre prière ; c'est la douceur et la paix qui dessinent, sur notre famille rassemblée, un arc-en-ciel de lumière. »

Lorsque notre famille essaima en Argentine, il me fallut envisager de ne plus revoir mes fils bien-aimés. Comment maintenir là-bas l'esprit auquel je tenais tellement ? A l'un d'eux, prêtre d'avenir, j'ai adressé ce message : « Je voudrais aller, moi-même, vous tenir une conférence sur l'esprit salésien qui doit animer et guider nos actions. Jamais de paroles humiliantes ou de reproches sévères en présence d'autrui. Que dans chaque classe résonnent les paroles : douceur, charité, patience. Que chaque salésien se fasse l'ami de tous, ne cherche jamais à se venger ; qu'il soit prompt à pardonner. La douceur dans les paroles, dans les actes, dans les avis à donner permet de gagner tout et tous. »

*« Vous êtes enracinés dans l'amour »*¹

Vous allez me demander d'où vient l'affection qui permet d'éduquer. L'affection vient du

1. Épître aux Éphésiens 3, 17.

cœur même de Dieu qui est l'amour infini. Cet amour se donne à nous par le baptême ; telle une sève, il monte et nourrit. Il permet d'accueillir et de faire confiance. « Si la racine est sainte, les rameaux le sont aussi. Ce n'est pas toi qui portes la racine, c'est la racine qui te porte². » Nous sommes greffés sur le Christ, nous sommes « enracinés dans l'amour ».

Le secret de l'éducation repose sur l'amour-charité « qui prend patience, rend service, ne plastronne pas, excuse tout et endure tout »³. Je l'ai exprimé en deux principes très simples.

D'abord, sans affection pas de confiance. Je disais à mes garçons : « Vous êtes jeunes. Il suffit que vous soyez jeunes pour que je vous aime. Vous trouverez difficilement quelqu'un qui, plus que moi, vous aime en Jésus-Christ et qui désire davantage votre bonheur. » J'ai ajouté par la suite : « Considérez que je suis tout à vous, jour et nuit, matin et soir, à tout moment. Je n'ai d'autre but que votre réussite. J'étudie pour vous, je travaille pour vous, je vis pour vous et je suis prêt à donner ma vie pour vous. »

Les jeunes l'ont bien compris. On ne grandit bien que pour ceux et par ceux dont on est aimé. Quand un jeune en difficulté rencontre un homme ou une femme prêt à donner sa vie pour lui, il entre en confiance et se remet à grandir. L'amour fait confiance.

Ensuite, sans confiance pas d'éducation. Ma mère m'a aidé par sa confiance quand j'étais ado-

2. Épître aux Romains 11, 16-24.

3. Première épître aux Corinthiens 13, 4-7.

lescent. Pour acheter le matériel nécessaire à mes tours de passe-passe, j'avais besoin d'argent. Je récoltais, pour les vendre, champignons, fougères, des herbes pour faire de la teinture... Vous allez me demander : ma mère voyait-elle d'un bon œil ma vie dissipée et mon temps gaspillé pour faire le charlatan ? Je vous répondrai qu'elle ne cherchait que mon bien. J'avais en elle une confiance sans bornes. Elle savait tout, rien ne lui échappait, mais elle me laissait faire. Sans sa permission, je n'aurais pas bougé le pied. Près de ma mère, j'ai appris à vivre les principes que je devais formuler plus tard, qui ont créé l'esprit de notre famille : affection, raison, religion.

Un seul cœur, mes amis, une seule famille ! Un seul chemin de bonheur offert à tous, car « ceux qui mettent leur espérance dans le Seigneur trouvent des forces nouvelles »⁴.

4. Isaïe 30, 31.

VA VERS TOUS LES AUTRES

Don Cafasso m'invita à l'accompagner dans les prisons. Ainsi j'ai appris, très tôt, à savoir à quel degré la malice et la misère de l'homme peuvent atteindre. La vue de ces jeunes de douze à dix-huit ans, tous sains, robustes, à l'esprit éveillé, mais réduits au désœuvrement, mangés par la vermine, fut pour moi quelque chose d'horrible. Ce qui me stupéfia, ce fut que beaucoup, sortis de prison en d'excellentes dispositions, y revenaient quelques jours plus tard. Qui sait, pensais-je, si ces jeunes avaient, hors d'ici, un ami qui s'intéressât à eux pour les assister et les instruire ? Qui sait s'ils ne seraient pas sauvés ? Je décidai de devenir cet ami !

Je fis part de mes réflexions à don Cafasso et, sur son conseil, je me mis à chercher comment réaliser ce projet, en abandonnant totalement la réussite à la grâce de Dieu.

Jean BOSCO,
Souvenirs autobiographiques,
deuxième décennie (1835-1845).

« Seigneur donne-moi des âmes et garde le reste »

Telle est la devise que j'ai choisie, à vingt-six ans, pour mon ordination sacerdotale. D'après la Bible, ce furent les paroles du roi de Sodome à Abraham, lors de la conquête de Canaan : « Donne-moi des personnes et prends les biens pour toi ¹. » J'en ai fait une prière souvent reprise : « Seigneur, donne-moi des âmes et prends tout le reste. » Des âmes, c'est-à-dire des vivants, des personnes, des hommes et des femmes de toute condition, de tout âge, de toute race ; des riches et des pauvres, des bien-portants et des malades, des jeunes surtout, ceux qui réussissent et ceux qui échouent, les marginaux. Ces âmes, Seigneur, elles ne sont pas à moi, mais à Toi. Tu me les as confiées. Je les ai protégées, je les ai servies, je te les offre pour ta gloire ! Tout le reste, ma santé, mes aises, mes intérêts personnels, je le compte pour rien. Ce n'est que « balayures » ! Je ne cherche que Toi.

Cette devise était inscrite sur les murs de mon bureau. Savio la remarqua, lors de son arrivée à l'Oratoire. En réfléchissant, il me dit : « J'ai compris ; ici, on ne fait pas de commerce d'argent, mais commerce d'âmes. J'espère que mon âme entrera dans ce commerce. » Peu de temps après mon sermon sur la sainteté, il me demanda : « Faites de moi un saint tout de suite ! » Ma réponse ne fut pas compliquée : « Sois joyeux et va vers les autres, vers tous les autres. » Et il s'ouvrit à ses camarades. Je l'entendis répéter plusieurs fois : « Oh ! si je pouvais gagner à Dieu tous mes cama-

1. Genèse 14, 21.

rades. » Il s'intéressait aux plus isolés, aux plus retardés. Il les amusait de ses bons mots et les aidait dans leurs devoirs. En cas d'ennuis de santé, tous voulaient l'avoir pour infirmier. Savio redisait : « Je veux être missionnaire. » Il offrait chaque jour une prière à cette intention et, chaque semaine, une communion. Il m'arriva de l'entendre s'écrier : « Oh ! combien de personnes en Angleterre attendent notre aide. Si j'étais solide et vertueux, je partirais là-bas, je prêcherais et ferais des conversions. »

Sentant sa fin prochaine, Dominique confiait à ses amis : « Il faut que je coure, sinon la mort me surprendra en chemin. » Ne retrouvons-nous pas sur ses lèvres les paroles de Jésus : « Marchez tant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres vous atteignent »² ? Seigneur donne-nous des âmes ! Je l'ai rappelé à nos missionnaires : « Cherchez des âmes et non l'argent, ni les honneurs, ni les dignités. » Pour ma petite nièce Rosine, jeune missionnaire salésienne de dix-sept ans, j'ai glissé ce billet à Mgr Cagliero : « Tu lui diras de bien prendre soin de sa santé et qu'elle se garde bien d'aller seule au paradis. Qu'elle y aille oui, mais accompagnée de toutes les âmes qu'elle aura gagnées. »

Les pauvres sont mes amis

Il n'est pas toujours facile d'aller avec les pauvres. Don Cafasso m'invita, un jour, à l'accompagner pour une exécution, place du Rondo, près de

2. Jean 12, 35.

chez nous. Au cours de sa vie, lui-même assista, paraît-il, soixante-sept condamnés à mort. Mais moi, le croiriez-vous ? Je ne pus soutenir le choc et me suis évanoui. Mon émotion était trop forte !

Pourtant ces pauvres, ces détenus, je les ai visités pendant plusieurs années dans leurs prisons. A Paris, dans l'église de la Madeleine, je dis aux gens qui m'écoutaient : « C'est dans les prisons de Turin que j'ai compris la nécessité de mon œuvre. » Et j'ajoute, aujourd'hui : la révélation de ma mission.

En 1841, Turin comptait environ 130 000 habitants, dont la moitié étaient analphabètes. Que de détresses, que de misères cachées ! J'ai été saisi par le cri des plus pauvres. Sur l'un des signets de mon bréviaire, j'ai inscrit : « Mon fils, ne prive pas le pauvre de l'aumône que tu lui dois et ne détourne pas tes yeux de l'indigent³. » Mon regard est devenu pour lui celui d'un ami et d'un frère. J'ai reconnu sur ma route le visage du Seigneur. Garelli, cet orphelin sans travail et sans toit que j'ai rencontré dans une sacristie de Turin, c'était Lui. Le garçon abandonné, transi de froid, sans un sou, qui frappa à ma porte, un jour de mars 1847, et que nous avons hébergé, ma mère et moi, c'était Lui. Magon, le chef de bande, l'intrépide et le tendre, accueilli en notre Oratoire et mort comme un saint, c'était Lui. Et ces vagabonds que nous avons accueillis, ma mère et moi, un soir, et qui disparurent au petit matin, emportant nos couvertures, c'était encore Lui.

C'est Jésus qui souffrait en ces délinquants de la Générale — une prison de jeunes. C'est Lui qui

3. Ecclésiastique 3, 10.

me faisait signe en ces petits maçons que je retrouvais sur leurs chantiers. C'est Lui que je rencontrais dans les malades de l'hôpital Cottolengo ou dans l'orphelinat du Refuge dont je fus pendant deux ans l'aumônier. Il était là sur mon chemin et m'interpellait. J'ai juré de me consacrer aux pauvres ! Et, lorsque la marquise Barolo m'a demandé de choisir entre « ses filles » et « mes vagabonds », je n'ai pas hésité un instant ! A un ami j'ai écrit un jour : « Dans les choses qui regardent la jeunesse en danger ou qui servent à gagner les âmes à Dieu, je cours en avant jusqu'à la témérité. »

Coopérons avec Dieu

Ces paroles de saint Augustin m'étaient familières : « Des choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes. »

J'avais des dons de rassembleur. Haut comme trois pommes, je captivais déjà un auditoire de tout âge par mes histoires pendant cinq ou six heures dans une grange de notre hameau. Et j'ai réuni, toute ma vie, des jeunes et des personnes de toute condition. J'ai éduqué et, en éduquant, j'ai fondé. Mes fils et mes filles sont nés sur le terrain même de ma mission. J'ai engagé des religieux laïcs (les coadjuteurs), j'ai fondé le tiers ordre des coopérateurs, avec des laïcs et des prêtres qui vivent l'Évangile dans l'esprit de notre famille salésienne.

Tous ensemble, au service de l'Église, nous devenions « coopérateurs de Dieu ». Car « nous sommes le champ de Dieu, la maison qu'Il construit ». J'ai vu ainsi naître autour de moi une coopération édu-

cative, financière et spirituelle, regroupant malades et personnes isolées dans la prière et l'offrande de leur souffrance. J'ai participé moi-même aux souffrances du Christ, sachant qu'il faut « souffrir avec Lui pour jouir avec Lui au Paradis ». J'ai connu l'abandon aux heures des bouleversements politiques et sociaux de 1848. Un jour, je me suis retrouvé seul avec quatre cents jeunes. Tous mes collaborateurs m'avaient abandonné. J'ai été calomnié et accusé de folie. Deux chanoines venus me chercher pour me faire interner en ont été pour leurs frais. Je les ai expédiés vers l'asile dans la calèche même où ils venaient me cueillir ! J'ai affronté des brigands. J'ai échappé une quinzaine de fois à des attentats ou à des guet-apens. Sans mon cher Grigio, le chien providentiel, je serais tombé sous les coups. J'ai souffert des tracasseries policières. J'ai connu les nuits sans sommeil, les voyages inconfortables, la longue patience des antichambres pour obtenir signatures et agréments. J'ai supporté infirmités et maladies, et toutes les épines de la route d'ici-bas ! Jésus et sa sainte mère m'aidaient. J'ai combattu le bon combat, et, comme l'Apôtre, « espéré la couronne » des mains de Celui qui « a vaincu le monde »⁴.

Je revois, mes amis, sur mon petit bureau à Valdocco, le globe terrestre que l'on y trouve encore. Souvent je le fixais et le serrais, ému, entre mes mains. Les yeux tournés vers le crucifix, je priais : « Ah ! Si nous pouvions, dans l'élan de notre charité, étreindre entre nos bras le monde entier pour le mener à l'Église et à Dieu. » L'amour « croit tout, espère tout, il ne passera jamais ! ».

4. Jean 16, 33.

MARCHE EN MA PRÉSENCE

La Parole de Dieu est appelée Lumière, parce qu'elle illumine l'homme et le dirige pour croire, pour agir et pour aimer. Elle est Lumière, parce que, si elle est bien expliquée et bien enseignée, elle montre à l'homme la route qu'il doit suivre pour arriver à la vie bienheureuse. Elle est Lumière, parce qu'elle calme les passions des hommes, véritables ténèbres de l'âme, très épaisses et très dangereuses, qui ne peuvent être dissipées que par la parole de Dieu. Elle est Lumière, parce que, si elle est bien prêchée, elle répand les clartés de la grâce divine dans le cœur des auditeurs et leur fait connaître les vérités de la foi.

Jean BOSCO,
Le Catholique dans le siècle,
Turin, 1883.

« *Parle, Seigneur, ton serviteur écoute* »

Dieu a pris la parole pour interpeller Abraham, le père des croyants. Il lui a dit : « C'est moi le Dieu

tout-puissant, marche en ma présence et sois intégr¹. » Abraham ne demanda aucune explication. « Obéissant à l'appel, il émigra sans savoir où il allait². » Il a cru. La Parole a été lumière sur sa route. Mes amis, que cette lumière soit pour nous, aujourd'hui, rencontre de Dieu.

A l'occasion d'une retraite, quand j'étais prêtre depuis six ans, j'ai noté cette réflexion : « L'oraison est pour le prêtre ce que l'eau est au poisson, l'air à l'oiseau et la source pour le cerf. Celui qui prie est semblable à celui qui se rend chez le roi. » Prier, c'est aller à la rencontre du Roi des rois, contempler son visage, accueillir ses conseils, lui confier ses projets, ses demandes et se mettre à son service. Samuel a ainsi rencontré le Seigneur. Trois fois la voix de Dieu a retenti dans la nuit, trois fois l'enfant s'est levé et a répondu : « Parle, ton serviteur écoute³. » Imitons, mes amis, cette attitude du serviteur attentif, fidèle et humble.

Le serviteur est attentif aux paroles et aux gestes du roi. Samuel entend la parole du Seigneur ; elle le réveille et éveille sa prière : « Parle, Seigneur ! » Sur l'un des signets de mon bréviaire, j'ai recopié une pensée attribuée à saint Bernard : « Sans te lasser, lis la Parole de Dieu ; par elle, tu connaîtras la route à suivre et les dangers à éviter. » La Parole de Dieu est lumière et nourriture. Elle ne se limite pas à l'Écriture Sainte, elle se révèle à travers la catéchèse, les sermons, l'enseignement de l'Église, la vie des saints et de tous les témoins

1. Genèse 17, 1-2.

2. Épître aux Hébreux, 11, 9.

3. Premier livre de Samuel 3, 10-12.

de Dieu. Par elle, Dieu nous parle et nous invite à le prier. « Je me tiens à la porte et je frappe⁴. »

Le serviteur est fidèle. Comme Samuel il répond à son divin Roi sans réserve, sans hésitation : « Me voici ! » Cette fidélité à la prière a marqué quelques étapes importantes de ma vie. Quand j'avais quatorze ans, un bon prêtre m'indiqua le moyen de faire, chaque jour, une méditation ou mieux, une courte lecture spirituelle. Cela me fut d'un grand secours. A vingt ans, pour ma prise de soutane, j'ai promis de faire chaque jour un peu de méditation et un peu de lecture spirituelle. Puis, à mon ordination sacerdotale, j'ai décidé de consacrer, chaque jour, quelque temps à la méditation et à la lecture spirituelle et une visite au Saint Sacrement ; je résolus de me préparer à la messe pendant un quart d'heure, et de la faire suivre d'un quart d'heure d'action de grâces. Au cours de ma vie, dans la mesure de mes possibilités, j'ai été fidèle à ces résolutions.

Le serviteur est humble. Comme Samuel, il se met à la disposition de son roi pour le servir et lui offrir son humble tâche de chaque jour. Connaissez-vous la méditation des marchands ? Je l'ai présentée à mes fils, lors d'une retraite. Celui qui ne pourrait pas faire de méditation méthodique, à cause d'un voyage, d'un emploi ou d'affaires qui ne souffrent pas d'être différées, fera au moins la méditation que j'appelle « des marchands ». Les marchands, où qu'ils se trouvent, pensent toujours à leurs négoes. Ils pensent à l'achat des marchandises, à leur revente avec béné-

4. Apocalypse 3, 20.

fice, aux pertes qu'ils pourraient faire, à celles qu'ils ont faites et aux moyens de les résorber. Ils pensent aux gains réalisés et à ceux, plus importants, qu'ils pourraient réussir. Une telle méditation est aussi un examen de conscience. Le soir, avant de nous coucher, examinons si nous avons mis en pratique les résolutions que nous avons prises sur tel ou tel défaut ; si nous sommes en profit ou si nous sommes en perte. Que ce soit une manière de bilan spirituel.

« Comme un enfant repose dans les bras de sa mère, je me repose en paix et en silence »⁵

Jésus le proclame : « Si vous ne changez et ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrez pas dans le Royaume des cieux⁶. » J'ajoute : « et vous ne saurez pas prier ». L'esprit d'enfance n'est pas une question d'âge, mais de fraîcheur d'âme, de conversion du cœur. Alors les qualités de l'enfance deviennent les qualités de la prière. Cette prière est confiante et généreuse.

La prière de l'enfant est confiante. J'ai connu un moment crucial au début de mon œuvre, le jour où je rassemblais pour la dernière fois mes enfants sur un pré, exactement le 5 avril 1846. Je fis cette prière : « Mon Dieu, pourquoi ne me montrez-vous pas nettement l'endroit où vous voulez que je recueille mes enfants ? Oh ! Faites-le-moi connaître, et dites-moi ce que je dois faire. » Et soudain

5. Psaume 131, 2.

6. Matthieu 18, 3.

arriva mon sauveur, Pancrace Soave, qui me proposa une maison pour m'abriter.

La prière de l'enfant est généreuse. Le jour de ma prise de soutane à la Saint-Michel de 1835, pendant que mon curé me revêtait du saint habit, j'ai fait cette prière : « Oh ! De combien de vieilleries j'ai à me dépouiller ! Mon Dieu, détruisez en moi toutes mes mauvaises habitudes ! » Et je continuai tout ému : « Oui, mon Dieu, faites que, dès maintenant, je commence une vie nouvelle, toute selon votre volonté. Que la fidélité et la sainteté soient l'objet constant de mes pensées, de mes paroles et de mes actions. Ainsi soit-il ! Marie, soyez le soleil de mon âme ! »

Avons-nous un cœur d'enfant pour louer, rendre grâce, demander pardon et repartir en « chantant les merveilles de notre Dieu » ?

« *Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube* » ⁷

Jésus fait de ses amis des veilleurs. Au jardin de l'agonie, il invite les apôtres à veiller avec lui. Il appelle les siens à « veiller et prier en tout temps ». Il fait de chaque chrétien un témoin ardent de la prière de toutes les heures, de toutes les tâches.

La prière de toutes les heures est proposée dans *Le Garçon instruit*. Le matin, j'indiquais ce que vous appelleriez aujourd'hui le « clin d'œil au Seigneur » : « Je vous adore, ô mon Dieu, et je vous aime de tout mon cœur. Je vous remercie de m'avoir créé. Je vous offre toutes les actions de la

7. Psaume 63, 2.

ournée. » Le soir, un abandon filial entre les bras de Dieu : « Pardonnez-moi, mon Dieu, le mal que j'ai commis et agréez le peu de bien que j'ai pu faire. » Ce rythme du temps pour Dieu, je l'ai proposé à une coopératrice française, Claire Louvet : « Peu de chose, mais que ce soit observé avec soin. Chaque année : un examen de conscience sur les progrès et regrets de l'année écoulée. Chaque mois : un exercice de la bonne mort, avec confession et communion comme si elles devaient être les dernières de la vie. Chaque semaine, la sainte confession. Grande attention pour nous rappeler les avis du confesseur. Chaque jour, la sainte communion si on peut la faire. Méditation et examen de conscience. Et considérer chaque jour comme le dernier de sa vie. »

J'ai rappelé à une religieuse un moyen simple et pratique de rester uni à Dieu. « Si vous désirez, lui ai-je dit, quelques allumettes pour faire jaillir des étincelles d'amour, vous les trouverez par des oraisons jaculatoires en l'honneur du Saint Sacrement. »

Tel est le chemin de notre prière : une réponse d'amour au Seigneur qui marche avec nous vers la patrie où nous attend le vrai bonheur.

Avez-vous remarqué, mes amis, que Moïse descendant de la montagne ne savait pas que la peau de son visage était devenue rayonnante en parlant au Seigneur⁸ ? Peut-être vous arrivera-t-il, à vous aussi, de retour vers vos frères après un temps de prière, qu'on devinera au rayonnement de votre visage votre rencontre du Seigneur. Pourrez-vous leur offrir cadeau plus merveilleux ?

8. Exode 34, 29.

« PRENDS TA CROIX ET SUIS-MOI »

Mon cher Bonetti,

Dès que tu auras reçu cette lettre, tu iras trouver don Rua et tu lui diras sans détour qu'il te mette en joie. Pour toi, ne parle plus de bréviaire jusqu'à Pâques : c'est-à-dire qu'il t'est défendu de le réciter. Dis ta messe lentement pour ne pas te fatiguer. Tous les jeûnes et toutes les mortifications dans la nourriture te sont interdites. Bref, le Seigneur te prépare du travail, mais il ne veut pas que tu le commences avant d'être en parfait état de santé et d'être, en particulier, débarrassé de tes accès de toux. Fais cela et tu feras ce qui plaît au Seigneur.

Tu peux tout compenser par des oraisons jaculatoires, par l'offrande de tes ennuis au Seigneur et par ton bon exemple.

J'oubliais une chose. Mets un matelas sur ton lit, arrange-le comme on le ferait pour un paresseux de première

classe, protège-toi bien au lit et hors du lit. Amen.

Que Dieu te bénisse.

Ton très affectionné en J.C.

Bosco Gio. prêtre.

Turin, 1864.

Portons la croix de chaque jour

L'enseignement de Jésus est clair : « Si quelqu'un veut venir à ma suite qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix, chaque jour, et qu'il me suive ¹. »

Jean Bonetti, jeune prêtre, venait de rejoindre sa communauté dans une fondation nouvelle, en Piémont. Je l'avais trouvé souffrant. De retour à Turin, en bon « médecin » de l'âme et du corps, je lui ai adressé une ordonnance pour retrouver la santé ! D'abord, éviter tout ce qui peut être source de tension ou de fatigue : pas de bréviaire pendant quatre mois jusqu'à Pâques, pas de jeûnes ou de privations dans la nourriture, pas de précipitation en disant la messe. Puis, compenser ces facilités par de courtes prières, par l'offrande des ennuis et le bon exemple ; sans oublier des précautions pour bien dormir et vite guérir ! Enfin, abandon total au Seigneur qui aime son serviteur et compte sur lui pour la moisson. Le tout dans la joie, la confiance et la paix du cœur. Vous allez me dire : « Mais, don Bosco, Jésus nous demande

1. Luc 9, 23.

de porter notre croix chaque jour et de marcher à sa suite ; où est la croix dans vos recommandations ? » — Je répondrai qu'elle est partout, mais dans un esprit de disponibilité et de service. Le renoncement ne se limite pas aux mortifications et aux austérités. Il est équilibre de vie, maîtrise de soi, souci de la santé du corps pour sauvegarder celle de l'âme. Il est réponse d'amour à Celui qui s'est livré pour nous sur la croix, en nous engageant à le suivre chaque jour, patiemment, courageusement, en disciple fidèle qui se soumet à une discipline. En raccourci, je dirais, si vous le permettez, que l'important n'est pas de faire, mais de se défaire pour se laisser faire. Comme Jésus, nous pouvons dire : « Comme tu veux, Père ². » Tel est pour moi le sens de la croix de chaque jour, que nous devons porter à la suite de Jésus. A Michel Rua, alors jeune directeur de vingt-six ans, j'ai donné ces conseils très proches du billet à Jean Bonetti : « Que rien ne te trouble. Évite les austérités dans la nourriture. Mortifie-toi par l'accomplissement diligent de ton devoir et le support des désagréments d'autrui. Tu prendras, chaque jour, sept heures de sommeil. » Dominique Savio recherchait des pénitences exceptionnelles ; il voulait mettre des copeaux de bois dans son lit. Je lui ai dit : « Les pénitences que le Seigneur te demande, c'est de supporter patiemment le chaud, le froid, le vent, la pluie, la fatigue et tous les embarras de santé qu'il lui plaira de t'envoyer. » J'ai redit les mêmes consignes aux salésiens dans leur règlement. Eulalie, ma petite nièce, allait émettre ses vœux de fille

2. Luc 22, 42.

de Marie Auxiliatrice, je lui ai écrit : « Retiens que la vie religieuse est une vie de continuel sacrifice, mais que chaque sacrifice est largement récompensé par Dieu. L'obéissance, l'observance des règles, avec l'espérance de la récompense qui nous attend : voilà notre seul réconfort au cours de cette vie mortelle. » Les vœux sont une croix quotidienne, mais aussi un chemin d'espérance et de sainteté !

« Revêtons l'homme nouveau »

L'apôtre Paul déclare : « Il faut vous dépouiller du vieil homme... pour vous renouveler par une transformation spirituelle et revêtir l'homme nouveau³. » J'ai vécu cette transformation en deux occasions au début de ma vie.

Ma prise de soutane fut pour moi une sorte d'abandon du « vieil homme ». J'avais vingt ans et me préparais à entrer au séminaire de Chieri. Je sentais le besoin de changer de vie. Le 25 octobre 1835, dans l'église paroissiale de Castelnuovo, mes parents et amis me fixaient du regard. Ils me connaissaient ; ils avaient applaudi à mes exploits de sportif, de prestidigitateur, de musicien, d'acrobate, de chasseur... que sais-je ? La cérémonie commençait. Le curé, don Cinzano, bénit la soutane et me la présenta. Je fis intérieurement cette prière : « Oh ! Seigneur, de combien de vieilleries j'ai à me dépouiller. Faites que je revête un homme nouveau et que je commence une vie nouvelle, toute selon votre volonté. » Après cette journée, pour me

3. Épître aux Éphésiens 4, 23.

donner une règle de vie, j'ai écrit des résolutions. Les deux premières marquaient une rupture et un choix radical. 1) A l'avenir, je n'assisterai plus aux spectacles publics sur les foires et les marchés. 2) Jamais plus je ne me livrerai à des tours de passe-passe ; je ne jouerai plus de violon ; je n'irai plus à la chasse. Tout cela je le trouve contraire à la gravité et à l'esprit d'un clerc. Puis, quatre autres résolutions portaient sur la modération dans le boire et le manger, la garde du cœur et des sens et la prière avec une méditation et une lecture spirituelle personnelle. Je lus ces résolutions devant une image de Marie, décidé à les observer à n'importe quel prix. Dieu seul a été témoin de ma fidélité. Ce que je puis dire c'est que cet événement m'a libéré de mes bagages inutiles, de mes vieilleries. Il a fait de moi de quelque manière un homme nouveau et m'a engagé sur la voie du service.

Six ans plus tard, le 5 juin 1841, à Turin, par l'ordination sacerdotale je devenais prêtre de Jésus-Christ, apôtre entièrement consacré à sa mission. Pour être un « bon soldat » du Christ, une ascèse me paraissait nécessaire. Dans mes notes de retraite j'ai relevé que le prêtre ne va pas seul au paradis. « S'il agit bien, il ira au ciel avec les âmes qu'il aura sauvées par son bon exemple. » Ma devise chantait déjà en moi : « Seigneur, donne-moi des âmes et prends tout le reste. » J'écrivis neuf résolutions ; la troisième et la quatrième en étaient le cœur : « Souffrir, se dépenser, s'humilier en tout et toujours quand il s'agit de sauver des âmes » ; et « que la charité et la douceur de saint François de Sales me guident en toutes choses ». Les autres portaient sur la tempérance, le temps de sommeil : cinq heu-

res par nuit, le travail, la garde du cœur et la prière : méditation, lecture spirituelle et visite quotidienne au Très Saint Sacrement. Pour me guider, j'ai inscrit, un jour, sur un signet de mon bréviaire, cette pensée de saint Bernard : « Le mal que tu découvres en toi, corrige-le. Maintiens ce qui est droit, arrange ce qui est laid, entretiens ce qui est beau, protège ce qui est sain, affermis ce qui est faible. Sans te lasser, lis la Parole de Dieu, par elle tu connaîtras suffisamment la route à suivre et les dangers à éviter. » Ainsi, me semble-t-il, l'homme nouveau se développait en moi.

Attendons notre bienheureuse espérance

L'ascèse chrétienne n'est pas stérile, elle est porteuse d'espérance. L'apôtre Paul le précisait à Tite, son ami. Il faut vivre « avec retenue dans la justice et la piété face aux convoitises de ce monde, dans l'attente de la glorieuse espérance et de l'épiphanie de notre sauveur Jésus-Christ »⁴. Notre espérance est une personne qui donne sens à la route de la vie. Écoutez mon ultime message à trois cents religieuses salésiennes réunies en retraite ; vous y trouverez l'essentiel de la spiritualité de la croix que j'ai essayé de transmettre. A chacune, j'avais remis une croix et j'ai dit : « Je vous recommande de porter votre croix, non pas celle de notre choix, mais celle que veut pour nous la volonté de Dieu ; et de la porter allègrement par amour. Disons donc : "O croix bénie ! Maintenant, tu pèses peu, mais

4. Épître à Tite 2, 13.

ce temps sera court et cette croix sera celle qui nous fera gagner une couronne de roses pour l'éternité..." Oui, mes filles, portons la croix avec amour, et ne la faisons pas peser sur les autres. Au contraire, aidons les autres à porter la leur. Dites-vous en vous-mêmes : "Certes, je suis une croix pour les autres, comme les autres, souvent, sont une croix pour moi ; mais je veux porter ma croix sans en être une pour les autres." Dites-vous aussi : "Cette épreuve, ce travail, cette maladie, bien que légers, constituent aussi une croix. Je les porte allègrement et volontiers parce que c'est la croix que le Seigneur m'envoie." Travaillez toujours pour la gloire de Dieu... soyez joyeuses, mes chères filles, soyez saines et saintes et marchez toujours, d'accord entre vous ! La joie par la croix et la croix dans l'espérance de vivre avec Jésus-Christ pour toujours ! »

CHOISIS-TOI UN GUIDE POUR LA ROUTE

La confession est un signe admirable de la miséricorde de Dieu envers les pécheurs. Si Dieu avait voulu pardonner nos péchés seulement par le baptême, combien de chrétiens se perdraient à coup sûr ! Mais, connaissant notre grande faiblesse, Dieu a voulu instituer un autre sacrement pour remettre nos péchés commis après le baptême. Ce sacrement, c'est la confession (...). Le confesseur est un père charitable qui n'a en vue que notre salut ; c'est un médecin qui guérit toutes les plaies de votre âme.

Jean BOSCO, *Mois de mai*,
Turin, 1858, vingt et unième et
vingt-deuxième jours.

« Père j'ai péché contre le ciel et contre toi »¹

La parabole de l'enfant prodigue met en lumière la tendresse de Dieu. Le père, au sens fort, c'est

1. Luc 15, 18.

Dieu, riche en miséricorde. Le père c'est le prêtre qui offre le pardon, accueille, redonne confiance et apporte la paix du cœur. Je l'ai rappelé, avec insistance, à mes frères prêtres. « Que l'ami de l'âme inspire confiance. » Dominique Savio avait onze ans et demi et venait me rencontrer pour la première fois en la compagnie de son père. Je le pris à part et, aussitôt, nous sommes entrés en pleine confiance, lui avec moi, moi avec lui. Il me demanda d'un ton direct : « Alors vous m'emmenez à Turin pour étudier ? — Il y a de la bonne étoffe en toi, lui répondis-je. — Eh bien, je suis l'étoffe et vous le tailleur ! » Comme une eau vive, une amitié jaillissait à cet instant. Elle allait conduire ce garçon vers la sainteté. L'ami de l'âme accueille avec la douceur de Jésus. « Confesseurs, leur ai-je dit, accueillez avec patience et douceur tous vos pénitents, mais surtout les enfants. Aidez-les à ouvrir leur conscience ; insistez pour qu'ils viennent régulièrement se confesser. Déployez tout votre savoir-faire pour qu'ils mettent en pratique vos conseils. Reprenez-les avec bonté, ne les grondez jamais ; si vous les grondez, ils ne viendront plus vous trouver ou bien ils tairont leurs fautes. »

J'ai répété aux jeunes qu'ils devaient garder le même confesseur. On ne change pas d'ami comme de vêtement : « Un ami fidèle est un abri sûr ; qui l'a trouvé a trouvé un trésor². » Il m'est arrivé de dire à Giuseppino, élève de troisième à Turin : « Te souviens-tu du pacte que nous avons conclu tous les deux ? Nous voulons être amis et nous unir tous

2. Siracide 6, 14.

les deux pour aimer Dieu, le servir d'un seul cœur, d'une seule âme. »

*« Confiance, mon enfant, tes péchés sont remis »*³

Au moment de guérir un infirme qui lui a été amené sur une civière, Jésus, émerveillé par la foi du malade et de ses porteurs, remet les péchés de cet homme. Il guérit le cœur avant de redonner la santé au corps. Et quelle délicatesse en ses paroles : « Confiance, mon enfant, tes péchés sont remis ! »

Le confesseur est le médecin qui apporte la guérison. J'ai moi-même soigné l'âme de Michel Magon, que l'existence avait déjà bousculé. Son curé m'avait présenté son cas. « Orphelin de père, la mère travaille ; il est livré à lui-même et passe son temps à traîner dans les rues avec ses camarades. Il a une intelligence peu ordinaire ; mais son inconstance et son étourderie l'ont fait renvoyer plusieurs fois de l'école. En classe et au catéchisme, c'est un perturbateur universel. » Je l'accueillis à Turin. Au bout d'un mois, sa fièvre du jeu et de l'étude tomba. Son cafard se transforma en tristesse ; il pleurait souvent. Il vint me voir. Je lui conseillai de me laisser, un instant, maître de son cœur et de m'expliquer la raison de sa tristesse. Il éclata en sanglots. « J'ai la conscience embrouillée », me dit-il doucement. Je lui proposai alors un remède : « Viens me voir, jette un regard sur ta vie et viens me parler en toute confiance, je t'aiderai. » Le soir, il vint me trouver. Il reçut le pardon et sa

3. Matthieu 9, 2.

vie se transforma. Un an plus tard, il mourut saintement, à quatorze ans. Un autre Savio !

A travers le visage de Michel, je revois tant d'autres visages, des pénitents de toutes sortes que j'ai confessés et dirigés pendant les quarante-six ans de mon ministère. Le pardon de Dieu les transformait. Mais vous allez me dire : « Don Bosco, en temps ordinaire, quels remèdes proposeriez-vous à vos pénitents ? » — Mes ordonnances, je veux dire les monitions, étaient courtes, simples et pratiques, en lien avec les événements et le caractère de chacun. Un de mes fils a conservé quelques paroles que je lui ai adressées en confession : « Pense souvent à Jésus Hostie dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Demande à Marie qu'elle t'obtienne de son divin Fils la grâce de la ferveur. Demeure dans la paix... Aujourd'hui, nous commençons la neuvaine de l'Immaculée Conception et nous sommes au début de l'année scolaire. Mets tout ton cœur à bien commencer cette nouvelle année, plaçant toutes tes actions sous la protection de Marie. Tu verras combien elle aide et secourt ! Va en paix. » A l'approche d'une retraite, je l'ai appelé et lui ai dit : « Tu vois, nous nous connaissons. Je vais beaucoup prier pour toi. Je ferai tout mon possible pour te faire du bien. Prépare-toi à ta confession annuelle. Relève surtout les points essentiels. »

J'invitais aussi mes pénitents à marquer par des gestes concrets leur esprit de pénitence. Durant le mois de mai, je proposais des efforts personnels. Par exemple : « Je pardonnerai à quelqu'un qui m'a blessé. Je surveillerai mes yeux. Je ne conserverai pas tel objet auquel je tiens. Je contemplerai la croix de Jésus. »

Une confession vraie se vérifie par l'amélioration de notre vie.

« *Lève-toi et marche*⁴ ! »

Jésus a remis les péchés du paralytique. Il lui redonne la santé du corps. « Debout, mon ami, lève-toi et marche. Rentre chez toi, tu es un homme nouveau ! » La foule, médusée, rendait gloire à Dieu qui avait donné aux hommes un tel pouvoir. Ce pouvoir, Jésus lui-même l'a transmis à ses frères, à ses prêtres. En son nom, ils peuvent pardonner ; en son nom, ils peuvent être guides spirituels. J'ai été moi-même guidé et conseillé tout au long de ma vie. Loué sois-tu, Seigneur, pour les conseils de mon admirable mère Marguerite. Aux étapes décisives de mon enfance : première confession, première communion, elle m'a adressé des paroles fortes qui ont marqué ma foi en Dieu et ma confiance en Marie. Loué sois-tu pour don Calosso, le chapelain de mon hameau natal. Dans son sourire, sa bonté, sa sagesse, c'est ton cœur, Seigneur, que j'ai rencontré. Il m'a conseillé une courte méditation quotidienne ; j'ai ainsi commencé à comprendre ce qu'est une vie spirituelle. Heureux l'adolescent qui trouve un prêtre avisé pour lui ouvrir son cœur et s'engager sur le bon chemin ! Loué sois-tu, Seigneur, pour l'ami, le maître, le saint prêtre Joseph Cafasso que tu plaças sur ma route ! Par lui l'Esprit Saint m'a conseillé, encouragé et orienté. Il fut, en effet, pendant dix-neuf

4. Matthieu 9, 4.

ans, mon confesseur et mon père spirituel. Si j'ai fait quelque chose de bien dans ma vie, je le dois à ce prêtre exceptionnel dans les mains duquel j'ai déposé toutes les préoccupations et toutes les actions de ma vie.

Loué sois-tu, Seigneur, pour les jeunes et toutes les personnes à qui j'ai pu apporter conseils et réconfort ! Par le sacrement du pardon, j'ai vérifié l'efficacité de ta grâce dans les cœurs. Loué sois-tu pour Savio, Magon, Besucco et tous les autres ! Leur passage parmi nous fut souvent très court. Mais le grain jeté en terre a germé sous nos yeux et produit cent pour un. Des vocations nombreuses ont suivi leur sillage de lumière !

Tu es vraiment, Seigneur, le Dieu de la miséricorde. La grâce de ton pardon est un chemin de sainteté, d'espérance et de paix ; c'est un printemps du cœur. Tu es le Dieu d'amour toujours prêt à nous redire : « Lève-toi et marche ! »

REÇOIS LE PAIN DE CHAQUE JOUR

Quelle tendresse dans l'amour de Jésus pour les hommes ! Dans son infinie bonté, il a voulu établir avec chacun de nous les liens d'une amitié sublime ! Il vient habiter en nos cœurs avec son corps, son âme et sa divinité. Quel don merveilleux ! L'amour de Jésus n'a pas de limites. Nous ne formons avec lui qu'un seul et même corps.

Jésus aurait pu limiter sa présence à la seule célébration de la messe. Eh bien, non ! Il a voulu se fixer une demeure permanente parmi nous. Nuit et jour, il nous attend et s'offre à nous à toute heure. Comme une mère très tendre il nous ouvre les bras. Il est là pour nous distribuer généreusement ses dons. Il est là pour nous attirer à lui et nous mener avec lui vers le paradis. Oh ! Allons souvent lui rendre visite.

Jean BOSCO, *Neuvaine en l'honneur de Marie Auxiliatrice*, Turin, 1870, cinquième et huitième jours.

« *Qui mange ma chair vivra par moi* »¹

L'eucharistie est communion. Lorsque j'étais en seconde année de séminaire, j'allai un jour faire ma visite au Saint Sacrement. N'ayant pas de livre, je lus avec intérêt quelques chapitres sur l'eucharistie dans l'*Imitation de Jésus-Christ*. Ce petit livre en or me conquit et ne me quitta plus. Ne pourrions-nous pas nous en inspirer en utilisant la forme du dialogue entre le Seigneur et le disciple ? Entrons dans cet échange merveilleux.

Le disciple : — Jésus, j'entends ta voix qui me murmure : « Je me tiens à la porte et je frappe. » Oui, tu m'appelles par mon nom, par mon prénom comme Marie dans le jardin, au matin de Pâques. Comme Zachée, je vais ouvrir mon cœur et ma maison. Viens, j'ai faim de toi. Malade, j'attends mon sauveur ; pauvre, je reçois mon roi ; solitaire, j'accueille mon ami. Viens, ma porte est ouverte. Sois chez toi, chez moi !

Jésus-Christ : — Si quelqu'un écoute ma voix, mon fils, et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je dînerai avec lui et lui avec moi. Écoute ma voix ! Je suis le pain d'amour, le pain que je donne est le pain de mon amour. J'ai aimé jusqu'à ce pain partagé, je t'ai aimé jusqu'à l'extrême. Il m'a fallu faire un long chemin pour venir jusqu'à toi. Fidèle à mon alliance, j'ai nourri les enfants d'Israël au désert par la manne de chaque jour. Je me suis fait chair dans le sein de Marie, tabernacle de beauté et de pureté. J'ai multiplié le pain pour les foules affa-

1. Jean 6, 57.

mées. Mais il me fallait aimer encore. Avant de quitter mes amis, je les ai rassemblés la veille de ma mort, et je leur ai dit : « Mes petits enfants, je ne vais pas vous quitter ; prenez ce pain, c'est mon corps ; buvez cette coupe, c'est mon sang. Et recommencez ce geste, redites mes paroles. Par amour, je reste avec vous jusqu'à la fin du monde. » Reçois ce pain de mon amour, mon fils. Laisse battre ton cœur au rythme de mon cœur et apprends à aimer. Aimer, c'est se donner, c'est partager, échanger. Sois bon pain pour tes frères dans ta famille, ton lieu de travail, ton quartier. Sois un pain nourrissant. Celui qui me mange vivra par moi, car mon amour est éternel. Mais aussi, je suis le pain vivant, mon fils. Au désert, le pain a donné force et vie à tout un peuple en marche. Au matin de Pâques, comme un bourgeon gonflé de sève, j'ai fait éclater mon tombeau. L'Esprit Saint m'a réveillé de la mort et je suis le ressuscité et le vivant à jamais. Je suis le pain vivant. Mon pain fait de toi un vivant pour toujours. Il te donne ma vie comme une sève toujours nouvelle. Il te donne ma joie, la joie de la Pâque éternelle. Reçois ma vie, tu vivras par moi !

Le disciple : — Mon Seigneur et mon Dieu, je t'adore en silence. Fais que je sois, à mon tour, pain rompu pour mes frères, pour un monde nouveau, pour ta gloire, ô Jésus !

« Voici la demeure de Dieu parmi les hommes » ²

Jésus-Christ : — L'eucharistie, mon fils, est aussi

2. Apocalypse 21, 3.

le lieu de l'adoration. Après avoir parlé à mon peuple dans le buisson ardent, après lui avoir donné le pain au désert, j'ai dressé ma tente parmi les hommes. Ce n'est plus la tente de la rencontre de Moïse, mais le tabernacle de ma présence réelle, de ma demeure permanente. Je suis l'ami qui veille, qui accueille, nuit et jour, et qui dit : « Venez à moi vous tous qui êtes accablés de travail et d'épreuves, je vous soulagerai. »

Le disciple : — Qu'elle est merveilleuse ta présence, Seigneur ! Je t'adore avec la ferveur de Dominique Savio qui passait des heures en ta compagnie et te parlait comme à un ami. Un témoin a recueilli ses paroles devant un tabernacle : « Oui, mon Dieu, je vous le dis, je vous le redis : je vous aime de tout mon cœur et je veux vous aimer jusqu'à la mort. » N'est-ce pas le sentiment de ta présence qui jaillit en ce cri de Jean sur le bord du lac : « Mais oui, c'est le Seigneur ! » Il est bien là, c'est lui. Un jour Dominique a dit : « Ce qui me manque pour être heureux sur la terre, c'est seulement de pouvoir jouir au ciel, face à face, de celui que je vois dans la foi et que j'adore, aujourd'hui, sur l'autel. » Et il répétait volontiers cette prière à l'église : « Seigneur, ma liberté, je vous la donne. Voici mes forces, voici mon corps, je donne tout, car tout, mon Dieu, est vôtre. A votre volonté, mon Dieu, je m'abandonne. »

Jésus-Christ : — J'ai fixé ma demeure près de toi, mon fils, au cœur de ton quartier, dans ton école, ta communauté. Comprends-tu cela ? Comprends-tu ces dernières paroles à mes apôtres : « Je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la fin du monde » ?

Chaque jour je suis près de toi, chaque jour dans le tabernacle ma présence prolonge l'offrande eucharistique à l'autel, chaque jour je redis : « Quand je serai élevé de terre j'attirerai tout à moi. » Aujourd'hui, je t'attire vers moi, mon fils, veux-tu t'offrir avec moi ?

Le disciple : — Oui, Seigneur. Les yeux sur la croix et sur le tabernacle, je me consacre tout entier à toi. Viens me recharger de ton amour. Jésus, prends mes yeux, mes regards blessants, malsains et mes aveuglements égoïstes ; donne-moi tes yeux pour m'émerveiller comme toi, et pour voir avec ton cœur. Jésus, prends mes mains si souvent paresseuses et querelleuses ; donne-moi tes mains pour partager et pour servir, pour travailler et pour bâtir, tes mains percées de clous pour m'offrir à ton Père avec toi ! Jésus, prends mes lèvres gourmandes et médisantes ; donne-moi tes lèvres pour me taire et pour prier, pour bénir et remercier, pour sourire et pour chanter. Jésus, prends mon cœur avec ses duretés et ses colères ; donne-moi ton cœur, un cœur pacifique pour faire la paix, un cœur magnifique pour donner sans compter, un cœur humble et doux pour te reconnaître dans le frère le plus appauvri. Tu es là, Seigneur, je me donne à toi et je t'adore, en redisant les paroles de l'*Adoro te* : « O mémorial de la mort du Seigneur, pain vivant qui donne la vie à l'homme, accorde à mon âme de vivre de toi et de toujours éprouver la douceur de ta présence ! »

« *Je vous ai donné l'exemple* »³

Jésus-Christ : — L'adoration, mon fils, conduit à l'imitation. L'imitation transforme et engage. As-tu médité le geste de mon dernier repas avec mes amis ? J'ai noué un linge à ma ceinture et j'ai lavé les pieds de mes disciples, ceux de Pierre, ceux de Judas ; et je les ai essuyés. Le repas s'est poursuivi. J'ai dit : « Je vous ai donné l'exemple pour que vous fassiez, vous aussi, ce que j'ai fait pour vous. » Puis j'ai partagé le pain, montrant ainsi que, désormais, la fraction du pain était liée au service, la liturgie eucharistique à la liturgie de la vie. Le communiant se fera serviteur comme moi !

Le disciple : — Les paroles de l'apôtre bien-aimé retentissent à mon cœur : « Jésus a donné sa vie pour nous ; nous devons donner, à notre tour, notre vie pour nos frères. » Les premiers chrétiens ont vécu cela très fort. Ils étaient assidus à la fraction du pain, et ils partageaient leurs biens, ils manifestaient leur foi par des gestes d'amitié et de réconciliation. Mais aujourd'hui, Seigneur, comment interpréter le geste qui accompagna la première eucharistie ? Comment vivre l'exemple que tu nous as donné ?

Jésus-Christ : — Je vous ai donné l'exemple, mon fils, d'abord pour rappeler aux hommes que la première qualité du service, c'est sa gratuité. La société contemporaine a multiplié les services et les fonctions en tous ordres. Le service est devenu souvent synonyme de pouvoir, de puissance et d'argent.

3. Jean 13, 15.

Le serviteur, selon l'Évangile, est désintéressé. Celui qui a beaucoup reçu doit partager, celui qui gouverne doit être celui qui sert. Soyez des serviteurs désintéressés. Je vous ai donné l'exemple pour que « vous vous laviez les pieds les uns aux autres », en toute humilité. Le serviteur selon l'Évangile est humble. L'humilité ne consiste pas à être petit ou pauvre, mais à se faire petit et pauvre de cœur, à s'abaisser et devenir « condescendant » par amour. Plus celui qui aime est grand, plus il se fera humble jusqu'au don total, jusqu'à la croix. L'on a parlé de « l'humilité de Dieu ». Le serviteur selon mon cœur écoute mon appel : « Apprends de moi que je suis doux et humble de cœur. » Le service est la source de toutes les vertus : l'amour. Après avoir aimé les miens, je les ai aimés jusqu'au bout, jusqu'à leur laver les pieds pour ensuite leur distribuer le pain. Je vous ai donné l'exemple pour que le service soit témoignage de mon amour, par la force de l'Esprit Saint. Le service inaugure sous nos yeux le royaume des cieux.

Le disciple : — Seigneur, dans la foi, je t'adore. Dans l'eucharistie comme dans l'incarnation, tu te révèles en te voilant. Avec les paroles du cantique, je te redis, émerveillé : « Jésus, qu'à présent je contemple voilé, fais, je t'en supplie, que se réalise mon ardent désir de te voir face à face et d'établir mon bonheur dans la vision de ta gloire ! »

JE VOUS ATTENDS TOUS AU PARADIS

*Mes chers et très aimés fils en Jésus-Christ,
Je vous laisse sur cette terre, mais seulement pour un peu de temps. J'espère que la miséricorde infinie de Dieu nous permettra de nous retrouver tous, un jour, dans la bienheureuse éternité. C'est là que je vous attends. Continuez à m'aimer par l'exacte observance de nos constitutions. Votre premier supérieur est mort. Mais votre vrai supérieur, Jésus-Christ, ne mourra pas. Il sera toujours notre maître, notre guide, notre modèle. Adieu, ô mes chers fils, adieu ! Je vous attends au ciel ! Là nous parlerons de Dieu, de Marie, mère et soutien de notre congrégation ; là nous bénirons éternellement cette congrégation dans laquelle l'obéissance aux règles aura contribué puissamment et efficacement à nous sauver.*

Jean BOSCO, *Testament spirituel*,
Turin, 1884

« Il nous placera avec vous près de lui »

Au début de ces méditations, j'ai proclamé pour vous, mes amis, des béatitudes pour une route de bonheur. Bienheureux êtes-vous si vous vivez chaque jour ces chemins de liberté et de joie. Le royaume est en vous ; mais, je vous l'ai promis, un jour, il éclatera dans l'éternel printemps du paradis. Cela est possible, car « celui qui a ressuscité Jésus nous ressuscitera et nous placera avec vous près de lui ¹. » Ainsi, l'Esprit Saint qui a réveillé Jésus de la mort nous ressuscitera au dernier jour et nous placera près de lui pour toujours. Tels sont le bonheur et la joie sans fin du paradis. C'est là que je me trouve près du Dieu vivant, c'est là que je vous attends. Car, là où je suis, vous serez vous aussi ; votre place est réservée. Je vous le rappelle : le secret de votre bonheur c'est la réussite de votre vie, de votre vocation quels que soient votre âge ou votre condition. Marchez dans l'espérance, les yeux levés vers la patrie !

Je vous attends, parents et éducateurs. Aujourd'hui, comme hier, votre tâche est un « ministère », un métier irremplaçable aux yeux de Dieu et de la société. C'est un combat pour la dignité, la justice et la réussite du chrétien et du citoyen, un combat contre les exclusions et les fanatismes de tous genres. L'éducation est affaire de cœur. Aimez vos enfants et vos élèves plus que vous-mêmes ; ils sont créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, ils sont tendrement aimés du Père, sauvés en Jésus-Christ. L'Esprit Saint habite

1. Deuxième épître aux Corinthiens 4, 14.

en eux pour les guider, les fortifier dans la vertu. C'est lui l'éducateur, le conseiller merveilleux qui inspire et patifie. Aimez les jeunes avec le cœur de Dieu, avec sa patience, sa tendresse, son humilité, sa douceur. Toute ma méthode a pris sa source dans l'Évangile. Comme Jésus, sachons pardonner, réconcilier, rassembler, faire confiance et semer la joie qui demeure. Comme lui sachons redire : « Lève-toi et marche ! » Aimez les jeunes non pas comme des inférieurs, mais comme des personnes riches de promesses. L'éducateur n'est pas celui qui sait, mais celui qui chemine humblement sur la route du progrès, de la sainteté. Aimez ce que les jeunes aiment, mais admettez aussi qu'ils aiment autre chose que ce que vous aimez. Car l'éducation, comme l'amour d'un couple, promet des différences, passe par des renoncements et se construit à travers échecs et réussites. Il n'y a pas d'éducation sans formation au renoncement fortifié par la grâce libératrice de Dieu. Aimez les jeunes et, avec prédilection, les plus appauvris, les exclus, ceux qui sont brisés par l'échec, ceux qui s'évadent dans la drogue, souvent parce que mal aimés ou rejetés. L'avertissement du Seigneur est grave : le pauvre, le petit, c'est moi ! Oui, mes amis, l'éducation est un lieu privilégié de la rencontre personnelle du Christ ressuscité : « Qui donne un simple verre d'eau », « qui accueille un enfant à cause de moi, c'est moi qu'il accueille »². L'éducation est aussi affaire de raison, de dialogue et de formation du jugement. Il faut le rappeler en ce siècle de l'image. Faisons confiance. Souvent, je l'ai redit : « Sans affection pas de confiance, sans confiance pas

2. Matthieu 18, 5.

d'éducation. » Aujourd'hui, l'enfant est souvent très protégé ; on lui évite l'effort ; tout est à portée de sa main, sans fatigue, sans initiative. Formez à la responsabilité. J'ai appris aux jeunes à s'engager au service de leurs frères, à coopérer avec Dieu ; je les ai formés pour en faire des apôtres. Le bonheur, comme l'amour vrai, impose d'aller vers les autres. Telle est votre tâche, parents et éducateurs. Courage ! L'éducation, chemin vers Dieu, conduit au paradis. C'est là que je vous attends tous. Je vous convie aussi à cette rencontre, amis malades et isolés, membres « souffrants du Christ Sauveur ». Et vous, qui participez à ces « quinze jours de prière avec don Bosco », qu'une même espérance vous anime : « La gloire de Dieu c'est l'homme vivant, la vie de l'homme c'est la vue de Dieu » (saint Irénée).

« Nous irons vers la maison du Seigneur »³

Les paroles de ce « psaume des montées » vers le sanctuaire de Jérusalem stimulent notre marche vers le paradis. C'est là que je vous attends, amis, prêtres, religieux, religieuses et laïcs engagés dans l'Église au service de sa mission. Tous, vous êtes coopérateurs de Dieu, tous vous êtes responsables dans vos communautés diocésaines, paroissiales et vos mouvements. Soyez des serviteurs fidèles et désintéressés, artisans de paix et d'unité, joyeux de votre foi, à l'exemple des premiers chrétiens. Moi-même, prêtre du diocèse de Turin et religieux,

3. Psaume 122, 1.

engagé avec des laïcs, je l'ai rappelé avec insistance toute ma vie. Souvenez-vous de Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts ; qu'il reste votre maître, votre guide, votre modèle. Comme saint Paul à Timothée, je dis aux prêtres : « Ravivez le don de Dieu déposé en vous par l'imposition des mains »⁴, c'est la grâce de votre ordination, pour choisir Dieu, chaque jour, et l'aimer plus que tout. Partagez le pain de l'eucharistie qui fait l'Église et invite au partage ; vivez le pardon de Dieu, printemps de Dieu et recharge d'amour. Soyez passionnés de l'Évangile, annoncez-le aux jeunes et surtout aux plus démunis, aux exclus, aux handicapés du corps et du cœur ; soyez parmi eux témoins de Dieu ; par votre sourire et votre joie vous éveillerez des vocations d'apôtres et de saints. Religieux et religieuses, conservez comme un trésor l'esprit de vos congrégations, restez fidèles à vos saints vœux : on ne reprend pas ce que l'on a donné à Dieu. Tous, soyez des fils aimants de l'Église notre mère, porteurs des richesses de Vatican II et ouverts au renouveau de la prière, de la liturgie et des sciences humaines et théologiques. Demeurez sous le regard et sous le manteau de Marie notre mère très douce et très bonne, gardez confiance en son secours et vous verrez ce que sont les miracles. Réveillez les chrétiens de leur « sommeil » pour attendre le retour du Seigneur. Restituez aux fidèles la familiarité, la nostalgie et le sens de la patrie céleste. L'au-delà n'est pas une aliénation, mais une Pâque, un passage vers la Lumière. C'est là « notre espérance, l'épiphanie de la manifestation de notre grand Dieu

4. Deuxième épître à Timothée 1, 6.

et sauveur Jésus-Christ»⁵. Voilà notre route de bonheur. Je vous attends tous dans la paix de Dieu !

*« A Lui haute gloire et louange éternelle »*⁶

Je vous attends enfin, jeunes de tous pays, de toutes races, « délices du cœur de Dieu ». Vous construisez le monde, vous bâtissez l'Europe en cette fin du vingtième siècle.

Communiquez par vos gestes d'amitié la joie de croire au Christ vivant !

Oui ! J'avais promis à Dieu que ma vie jusqu'à son dernier souffle serait pour les jeunes, je crois avoir tenu parole. Je vous ai aimés et j'ai essayé de vous le faire sentir. J'ai toujours essayé de comprendre et d'aimer ce que vous aimiez. Je le dis à tous les jeunes et à leurs éducateurs : il faut que la confiance et l'amitié s'établissent entre vous sans trêve. Soyez des traits d'union et non des parenthèses. Vous ne pouvez rien les uns sans les autres.

J'ai toujours voulu votre bonheur. Soyez toujours joyeux, et gagnez la paix du cœur, chaque jour. Cette joie et cette paix passeront les frontières. Courez, sautez, criez, chantez, faites de la musique. Soyez pleinement libres ; vivez en fils et en filles de Dieu ; et que Marie notre auxiliaresse de toujours vous aide à garder fidèlement l'amitié de Jésus qui a toujours été le cœur même de ma vie.

Vous tous, mes amis, je vous attends au para-

5. Épître à Tite 2, 13.

6. Livre de Daniel 3, 57.

dis! Comme à l'autel, je vous dis : « Haut les cœurs! Notre Dieu est le Dieu de toute joie! A lui Gloire et Puissance⁷. » Alléluia!

Avant de nous quitter, je vous invite à prier ainsi avec moi :

*Esprit Saint, donne-nous un cœur universel
pour rester attentifs, chaque jour, aux appels
[de toute détresse.*

*Donne-nous la clarté du regard,
la paix dans notre sourire pour révéler à tout
[homme*

l'étoile qu'il porte en son cœur.

*Donne-nous un zèle inlassable
pour faire de notre vie une réponse d'amour
au service des plus démunis.*

*Fais de nous, sous le regard de Marie,
notre mère très douce,*

*des serviteurs fidèles pour la moisson,
pèlerins d'espérance sur la route du paradis.*

Amen.

7. Apocalypse 19, 24.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

Francis DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle*, Paris, Beauchesne, 1967.

Morand WIRTH, *Don Bosco et les salésiens*, Turin, Elle di Ci, 1969.

Jean BOSCO, *Écrits spirituels*. Textes présentés par Joseph Aubry, Paris, Nouvelle Cité, 1979.

Eugène CERIA, *Don Bosco avec Dieu*, traduction française, Paris, Apostolat des Éditions, 1980.

Teresio BOSCO, *Don Bosco. Nouvelle biographie*, traduit par Angelmont Garnier, Paris, Cerf, 1981.

Jean BOSCO, *Souvenirs autobiographiques*, traduit par André Barucq, 2^e édition, Paris, Éditions paulines, 1987.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	9
1. Prends ta route de bonheur	15
2. Dieu est notre Père très bon	23
3. Jésus est ton ami et ton guide	31
4. L'Église est ta famille	39
5. Marie est ta mère très douce	45
6. La sainteté c'est pour toi	53
7. Demeure dans la joie	61
8. Travaille ton champ à toi	69
9. Un seul cœur, une seule famille	75
10. Va vers tous les autres	81
11. Marche en ma présence	87
12. Prends ta croix et suis-moi	93
13. Choisis-toi un guide pour la route ...	101
14. Reçois le pain de chaque jour	107
15. Je vous attends tous au Paradis	115
Éléments de bibliographie	123

● **Achévé d'imprimer sur les presses
de l'Imprimerie Tardy Quercy S.A. - Bourges
Dépôt légal : Janvier 1991
Numéro d'imprimeur : 16368**